

ROBERT PRÉVOST

# QUÉBÉCOISES

D' HIER ET D'AUJOURD' HUI

Profils de  
275 femmes  
hors du commun



*Stanké*

Georgette P. LeBlanc

29-01-86

**QUÉBÉCOISES**  
D' HIER ET D'AUJOURD' HUI

Avoir un timbre à son effigie, c'est bénéficier de la reconnaissance officielle, mais on vit rarement assez longtemps pour le savoir, cet ultime hommage n'étant décerné qu'après le décès, à moins d'être la reine ou le roi. Neuf citoyennes nées au Québec, ou qui ont œuvré en Nouvelle-France, ont reçu cette distinction : Marguerite Bourgeoys (1975), Emma Lajeunesse, l'*Albani* (1980), Marguerite d'Youville (1978), Jeanne Mance (1973), Kateri Tekakwitha (1981), Marie de l'Incarnation (1981), Thérèse Casgrain (1985), Henrietta Edwards (1981) et Idola Saint-Jean (1981). Notons que trois autres personnalités féminines ont été honorées par les Postes, mais sans que leur effigie n'ait été retenue dans le graphisme : Félicité Angers, *Laure Conan*, pour son œuvre *Angéline de Montbrun* (1983), Germaine Guèvremont pour *Le survenant* (1976) et Emmeline Labiche, *Évangéline*, la statue de l'Acadienne y figurant devant l'église de Grand-Pré (1930-32).



## DU MÊME AUTEUR

*Sommes-nous des Métis ? Non !*

Montréal, janvier 1938. Conférence.

*L'île Sainte-Hélène et son histoire / St. Helen's Island Park*

Commission métropolitaine de Montréal pour le ministère du Travail du Québec, Montréal, 1938. Monographie.

*Le moulin du Gros-Sault*

Les Éditions Archonte, Bordeaux, Montréal, 1939. Monographie.

*Que sont-ils devenus ?*

Éditions Princes, Montréal, 1939. Entrevues.

*Chénier l'opiniâtre*

Collection *Les Anciens*, Institut de la Nouvelle-France, Montréal, 1943. Biographie.

*Catalogue du Château des Gouverneurs*

Sorel, 1943. Inventaire de musée.

*Jubilé d'or religieux de Saint-Joseph de Bordeaux*

Bordeaux, Montréal, 1945. Monographie.

*L'Album des Deux-Montagnes / The Two Mountains' Album*

Saint-Eustache, décembre 1958. Monographie.

*L'Hôtel du Tourisme / Tourist House*

Extrait du *Bulletin du ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche*, oct.-nov. 1964.

*La France des Québécois*

Éditions internationales Alain Stanké, Montréal, 1980. Recherches en France. Grand Prix !. t.éraire du tourisme 1980 (France).

*Il y a toujours une première fois*

Éditions internationales Alain Stanké, Montréal, 1984. Éphémérides.

*Les Douglas de Montréal*

Extrait de la revue *Le Bugey*, Belley, Ain, France, 1984. Biographies.

Page couverture : Productions Stanké

### **Photos**

Mme Jeanne Benoît-Sauvé : Karsh

Mme Aimée Sylvestre — *Dominique Michel* : Daniel Poulin

Madeleine de Verchères : détail d'un tableau d'Adam Sherrif Scott

© Les éditions internationales Alain Stanké, 1985

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN : 2-7604-0261-4

Dépôt légal : troisième trimestre 1985

Imprimé au Canada

ROBERT PRÉVOST

# QUÉBÉCOISES

D' HIER ET D'AUJOURD' HUI

Profils de  
275 femmes  
hors du commun

*Stanké*

## DES QUÉBÉCOISES DÉPAREILLÉES

On l'aura deviné : l'auteur n'est pas misogyne. Il n'est contre la femme qu'à la façon de Sacha Guitry : tout contre.

À la faveur d'un demi-siècle de recherches dans les fastes de l'Amérique française, comment n'aurait-il pas noté le considérable apport de la Québécoise à l'essor de son pays ? Au moment où se termine la Décennie de la femme, proclamée en 1975 par les Nations unies, il a voulu, sans dénominateur commun, placer côte à côte, au hasard de l'ordre alphabétique, des Québécoises appartenant à l'histoire et à l'actualité.

N'espérez pas que ces pages soient un dictionnaire biographique. Ni un inventaire exhaustif de personnalités méritoires. Ni un panthéon de célébrités. Ni une encyclopédie. Encore moins une thèse !

Dans ces pages, l'insolite voisine souvent avec l'héroïsme, le fait divers avec le coup d'éclat. De naïves Amérindiennes côtoient des figures de proue. De modestes mères de famille partagent la vedette avec de réputées religieuses. De vibrantes amoureuses coudoient d'austères moniales. On y voit des pionnières ouvrir les sillons d'où surgira plus tard la floraison de l'épanouissement.

Un éventail hétéroclite de Québécoises, un kaléidoscope hétérogène ? Peut-être. Mais ces profils de femmes seront sans doute utiles à celles et à ceux qui voudront éventuellement dégager les lignes de force de l'évolution de ce que l'on désigne avec raison *le beau sexe*, mais avec de moins en moins de perspicacité...*le sexe faible*. Quoi qu'il en soit, ces quelque 275 profils en sont de femmes *dépareillées*, pour reprendre un aimable québécoisme du regretté Albert Tessier. C'est peut-être à travers la transparence de leurs si diverses personnalités que se dessine un commun dénominateur.

Et puis, ces Québécoises ne sont pas toutes nées au Québec. Certaines y ont passé toute leur vie. D'autres n'y ont que séjourné. Mais toutes ont contribué ou contribuent à leur façon à modeler notre passé ou à ciseler notre devenir, selon le cas.

La Québécoise d'aujourd'hui dira qu'elle vient de loin. Tout comme le Québec, d'ailleurs. La généalogie en est peut-être une illustration.

En ce domaine, le patriarcat n'est-il pas trop souvent le fil conducteur privilégié de l'appartenance familiale ? Comme si les Québécois pouvaient s'enorgueillir d'une ascendance sans le concours de...leurs aïeules ! Fort heureusement, de plus en plus de chercheurs ont la curiosité de se placer au plus petit bout de l'*entonnoir* de leur arbre généalogique pour savoir à combien d'ancêtres, mâles et femelles, ils doivent leurs gènes.

Songeon, par exemple, aux Tremblay, probablement la plus nombreuse filiation de l'Amérique du Nord, dont le seul et unique ancêtre, Pierre Tremblay, vint de Randonnai, au Perche. Il y a, paraît-il, quelque 70 000 descendants de ce colon vivant à l'heure actuelle sur notre continent. En tout cas, dans le seul annuaire téléphonique de Montréal, on en compte 4 612, dont 49 André, 33 Claude, autant de Daniel, 38 Denis, 40 Gérard, 37 Gilles, 46 Guy, 64 Jacques, 54 Marcel, 56 Michel, 73 Pierre ou Pierrot...

Bravo, voilà une *présence* pour le moins remarquable. Mais ne s'y trouve-t-il pas autant de *demoiselles* Tremblay qui, en prenant mari, ont immolé leur identité sur l'*autel* du conjugo ?

C'est en y réfléchissant que l'auteur a adopté, pour l'ordonnance de ses profils de Québécoises, une classification alphabétique en retenant, dans toute la mesure du possible, leur propre nom de famille, que l'on ne parvient parfois à découvrir qu'après de fastidieuses recherches.

Que reste-t-il à ajouter ? Que ces profils permettront peut-être de mieux dégager le processus de la promotion de la Québécoise. Car, ce fut un long et patient processus. Et pas seulement au Québec, si cela peut répandre un peu de baume sur la plaie vive de fort compréhensibles frustrations.

Ainsi, à une jeune fille qui venait de recevoir son diplôme de médecin, à Paris, en 1889, l'illustre professeur Charcot déclarait que *la femme médecin ne serait jamais que l'exception*. Chez nous, au début du siècle, la Québécoise n'était pas encore admise dans les facultés de médecine : il lui fallait s'expatrier, notamment aux États-Unis, pour accéder à cette profession.

D'ailleurs, même le niveau secondaire demeurait fermé aux jeunes femmes. En 1895, au Québec, on s'inquiétait de ce que, *dans les écoles qui nous coûtent si cher, on fait trop de demoiselles, pas assez de ménagères*. C'est la Congrégation de Notre-Dame qui, de haute lutte, ouvrit aux étudiantes les portes de l'enseignement supérieur — secondaire, puis universitaire.

À la même époque, nulle Québécoise n'aurait encore osé entrer sans chapeau dans une église, reliquat d'un fort ancien tabou : saint Paul ne disait-il pas aux Corinthiens que *l'homme ne doit pas se couvrir la tête parce qu'il est l'image de la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme* ?

Il y a un siècle, donc, l'émancipation de la Québécoise ne s'amorçait encore que dans certains esprits avant-gardistes, et pour cause ! *Le Monde Illustré*, de Montréal, à la toute fin de l'année 1899, reproduisait un généreux extrait du *Dictionnaire universel de la pensée*, que signait le chanoine Élie Blanc, professeur de philosophie aux facultés catholiques de Lyon. Après avoir vanté le courage, les talents, le dévouement et les vertus de la femme, le bon chanoine remarquait : *Inférieure à l'homme, elle rachète si bien cette inégalité, qu'elle mérite souvent de lui être préférée* ; et, pour la bonne mesure, il ajoutait : *L'homme raisonne ; la femme sent et, si elle s'élève rarement jusqu'au génie, du moins elle l'inspire.*

De telles citations n'étaient sûrement pas de nature à favoriser l'épanouissement !

Quelques mois plus tôt, les premières femmes arrivaient au Klondike, où sévissait une folle épidémie : la fièvre de l'or. Le préfet apostolique de l'Alaska n'hésitait pas à déclarer à un journaliste, à l'intention des Québécoises : *Une des plus grandes plaies de ces pays de convoitises, ce sont les femmes.* Et il ajoutait, paternel : *Bonnes Canadiennes, restez au pays : qui sait si le bon Dieu ne vous ménage pas autant d'or ici que là-bas ? Et votre gracieuse innocence ne vaut-elle pas tous les ors solides ou ors durs d'ailleurs ? Les ors durs...*

Mais peu à peu le vent du large apportait des promesses d'émancipation. *L'Opinion Publique*, hebdomadaire illustré publié à Montréal de 1870 à 1883, se faisait, par ses belles gravures, le reflet de la société française. En couverture de son numéro du 6 octobre 1870, on apercevait des Parisiennes brandissant des drapeaux, au coude à coude avec des soldats, célébrant la proclamation de la république, boulevard des Italiens. Deux ans plus tard, le même journal nous présentait les belles dames de Cacouna jouant aux quilles.

Bientôt, *Le Monde Illustré* prenait la relève. Dans son numéro du 2 février 1901, il nous montrait deux élégantes Parisiennes filant à vive allure, avenue Foch, s'adonnant au *plaisir moderne du motorcycle*. On en verra plus tard, affublées de cache-poussière et de lunettes protectrices, au volant des premières voitures sans cheval.

Lentement, la femme s'affirme, non seulement en devenant l'émule de son compagnon dans le domaine des loisirs, mais en réclamant sa place à tous les soleils. Elle ose même exiger le droit de vote.

Le 8 mars 1913, *La Presse* consacrait toute sa première page aux *Femmes, Suffragettes et Furies*. Selon ses définitions, les premières sont les épouses et les mères qui se consacrent uniquement à la mission qui leur a été assignée par la providence, la femme étant *l'ornement du foyer, l'adoration de tous ceux qui l'entourent.*

La suffragette modérée est celle qui, *non contente de l'émancipation dont elle jouit dans notre société moderne, réclame, mais sans se livrer à des voies de fait et à des excès répréhensibles, des droits politiques qui ont été jusqu'ici l'apanage exclusif de l'homme.* Et le

quotidien de formuler son opinion : *Le bon sens nous dit que ces femmes se trompent et que leur place n'est pas dans les assemblées politiques tumultueuses, dans les bureaux de votation ou dans l'enceinte du Parlement, mais au foyer, qui réclame sa constante présence.*

Quant à celles que le journal traite de furies, et que l'humanité repousse, il s'agit de ces femmes qui, comme à Londres, se livrent à toutes les violences, au crime même, sous prétexte de réclamer justice. Celles-là, la société ne peut les souffrir ; elles cessent d'être femmes pour devenir furies, et l'autorité ne peut que les traiter comme elles le méritent, c'est-à-dire avec toute la rigueur qui doit poursuivre les criminels.

Mais, a écrit *La Presse*, celles qui réclament les mêmes droits politiques que les hommes se trompent !

Qui, de nos jours, n'est pas reconnaissant à Idola Saint-Jean et à Thérèse Forget-Casgrain d'avoir erré avec autant de conviction ? Cette semaine même, une fois de plus, lisait-on dans *La Presse* du 17 mars 1938, les députés seront appelés à décider si les femmes de la province de Québec auront le droit de voter (...) On entendra des arguments ressassés depuis déjà pas moins de quinze ans.

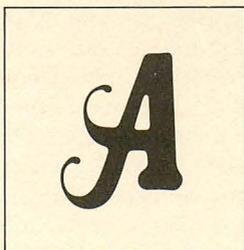
Deux ans plus tard, c'était chose faite.

Et ce n'est pourtant là que l'un des multiples domaines où la Québécoise a dû lutter pour acquérir, atome par atome, un droit pourtant inné : celui de l'égalité. Certaines ont-elles poussé le prosélytisme un peu trop loin ? Un vieux professeur disait : vaut mieux faire grands les premiers signes de croix, car ils se recroquevillent en vieillissant.

Pour terminer, une anecdote de mon enfance. À mon père qui, en sa présence, il y a une bonne cinquantaine d'années, s'inquiétait de l'administration municipale de Montréal, l'éboueur attitré de ma paroisse, un solide Italien venu tout jeune de sa Sicile natale, proposait une solution : confier les finances de la ville à un triumvirat formé des économes des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, de la Congrégation de Notre-Dame et des Sœurs Grises.

Lui non plus n'était pas misogyne !

Robert Prévost



---

**La baronne Jean-Vincent d'ABBADIE DE SAINT-CASTIN (voir Mathilde MATACONANDO-D'ABBADIE DE SAINT-CASTIN)**

## **Pierrette ALARIE-SIMONEAU**

### ● *JE DEVIENDRAI UNE GRANDE, TRÈS GRANDE ARTISTE*

*Sa voix est comme le printemps. C'est Le Monde qui résumait ainsi son appréciation à l'égard de cette étoile québécoise qui s'était hissée de la chansonnette au zénith de l'opéra en l'espace de quelques années.*

Fillette, elle avait fait ses débuts à la scène avec Hector Charland dans *Les Plaisirs du hasard* ; elle n'avait encore que huit ans. Adolescente, elle débute à CKAC comme chanteuse avec Ernest Loiseau, puis aux accords de l'organiste Léo Le Sieur. Elle ne peut encore deviner l'orientation de sa carrière : sérieuse, elle suit un cours commercial tout en étudiant le chant avec *papa* Roberval et l'art dramatique avec Jeanne Maubourg ; elle ne saurait trouver meilleur tandem vers la réussite.

*Je songe souvent à l'avenir, écrit-elle au journaliste Arthur Prévost en 1938, alors qu'elle ne compte encore que seize printemps. Puisque nous en sommes à l'indiscrétion, je vais vous dévoiler mon rêve. J'aimerais beaucoup un jour faire du cinéma, ou encore devenir chanteuse, cette fois, grande chanteuse. Mes idées sont peut-être banales, mais impossible de penser le contraire étant née de parents artistes.*

Les mois passent. Elle se consacre au travail, renonçant au succès relativement facile de la chansonnette. *Je peux vous sembler prétentieuse, écrira-t-elle encore au même correspondant, mais je deviendrai un jour une grande, une très grande artiste.*

C'est qu'elle travaille d'arrache-pied sous la tutelle de Salvator Issaurel et de Marie-Thérèse Paquin. En 1943, premier grand succès : elle se classe première au concours du *Curtis Institute of Music*, de Philadelphie, ce qui lui vaut une bourse d'une année d'étude comme soprano lyrique.

Deux ans plus tard survient en quelque sorte la consécration : cette fois, il s'agit de la reconnaissance prestigieuse de la *Metropolitan Opera*

House de New York ; elle est la lauréate du concours des *Singing Stars of To-Morrow*, que dirigent Edward Johnson et Wilfrid Pelletier.

Ne tentons pas de résumer ici une brillante carrière. L'artiste devait éventuellement former avec le ténor Léopold Simoneau un couple recherché par les grandes maisons d'opéra du monde. Quand, de Salzbouurg, deux Québécois sont invités à y interpréter Mozart, c'est qu'ils ont assimilé une *chimie mozartienne* peu commune !

Gabriel Charpentier a résumé cette double carrière. *Entre deux voyages, trois avions, quatre hôtels, ils chantent. Entre masques et tréteaux, ciments de studio, projecteurs éclatants, maquillages lourds, costumes extravagants, caméras indiscretes, microphones, magnétophones, camarades, ils chantent. De risques en risques, de jours en années, de partitions en partitions, de pays en pays, Monteverdi, Bach, Haendel, Couperin, Rameau, Gluck, Haydn, Mozart, Mozart, Mozart, Beethoven, Berlioz, Schubert, Schumann, Brahms, Gounod, Offenbach, Delibes, Bizet, Massenet, Fauré, Debussy, Ravel, Poulenc, Stravinsky, toute la musique ou presque.*

Mais surtout, Mozart, Mozart, Mozart.

Et Charpentier de constater : *a la ri si mo no si mo no a la ri. Cela sonne bien, comme des cloches.*

**L'ALBANI (voir Emma LAJEUNESSE-GYE)**

**Charlotte-Marie-Anne-Josèphe D'ALBERGATTI VEZZA (voir AUBERT DE LA CHESNAYE)**

## **Lucile ALDRIDGE-WHEELER**

### ● UNE PIONNIÈRE DE L'HÔTELLERIE LAURENTIENNE

*Les Laurentides seront un jour la Suisse du Canada. Les étrangers y viendront nombreux d'Amérique et même d'Europe*, avait prédit le brave curé Labelle. Il ne manquait pas de vision : c'est aujourd'hui chose faite et c'est dans cette région, au nord de Montréal, que l'on compte la plus grande concentration d'hôtels de villégiature au Canada.

Les débuts furent modestes. En 1885, George Ernest Wheeler, de Chazy, État de New York, venait se fixer sur les bords du lac Séraphin avec son épouse, Lucile Aldridge, pour y établir une petite usine de sciage.

C'est madame Wheeler qui, en 1906, y ouvrit une première auberge. La famille était protestante, mais s'entendait très bien avec le curé de l'endroit, dont l'ancien lac Séraphin porte maintenant le nom : le lac Ouimet.

Il y a loin de cette petite hôtellerie à l'actuelle *Gray Rocks Inn*, et tout autant des maisons de colons du curé Labelle au remarquable équipement dont s'enorgueillissent aujourd'hui les Laurentides.

Mme Wheeler eut deux fils, Harry et Tom, qui continuèrent l'œuvre de leur mère : un trio qui fut à la base du phénoménal développement touristique de la région. Tom inaugura pour ainsi dire les vols de brousse pour les fins de la chasse et de la pêche ; Harry fut le père de la championne skieuse Lucile Wheeler.

### **Françoise-Marguerite ALLEN, dite Fanny**

#### ● NOTRE PREMIÈRE RELIGIEUSE D'OUTRE-FRONTIÈRE

Le *rebelle* Ethan Allen figure dans notre histoire à trois titres. Le 10 mai 1775, moins d'un mois après le premier coup de feu de la guerre de l'Indépendance américaine, il s'empara sans coup férir du fort de Ticondéroga, surprenant la garnison au lit. En septembre suivant, il veut tenter un coup de main contre Montréal et franchit le Saint-Laurent, mais il se retrouve sur un bateau qui le conduit vers une geôle d'Angleterre. Enfin, il fut le père de Fanny Allen, notre première religieuse d'origine états-unienne.

La jeune Fanny ne connut pas son père, à proprement parler : elle avait deux ans à son décès. Elle habitait Swanton, au Vermont, et sa mère lui avait donné un deuxième père lorsque à l'âge de 21 ans, elle demanda à parfaire son éducation auprès de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal.

Au contact des filles de Marguerite Bourgeoys, elle voulut embrasser la religion catholique. Tout au plus ses parents lui permirent-ils de recevoir le baptême, mais en dehors de l'Église de Rome.

Revenue à Montréal, elle entra en noviciat à l'Hôtel-Dieu et fit profession, en 1811. Elle ne porta malheureusement le voile que huit ans : la mort la faucha en 1819. Sa conversion suscita pas mal de remous, car, rappelle le docte Aegidius Fauteux, son père avait été l'auteur des *Oracles of Reason* et l'un des plus réputés théoriciens de l'athéisme en Amérique.

### **Louise-Catherine ANDRÉ DE LEIGNE-HERTEL DE ROUVILLE**

#### ● ELLE ÉPOUSA DEUX FOIS LE MÊME PRÉTENDANT

Plutôt rares sont les époux qui se jurent deux fois fidélité devant l'autel.

Pierre André de Leigne avait deux fils et deux filles. L'une d'elles grandit sous la maternelle surveillance de la maréchale d'Estrée ; c'était Jeanne-Catherine. L'autre, Louise-Catherine, était demeurée en Nouvelle-France et, vu sa légèreté, le père décida de l'embarquer, sans doute contre sa volonté, sur un voilier qui partait pour la métropole.

La jeune fille s'échappe la nuit suivante, mais son père lui fait reprendre passage le lendemain sur un autre vaisseau. Cette fois, elle franchit l'Atlantique. Nostalgie pour Québec ? L'année suivante, elle y revient sans s'annoncer, et elle va loger à Beauport, son père refusant de la recevoir.

Trois années passent et elle tombe dans les bras de René-Ovide Hertel de Rouville, un beau jeune homme de 21 ans qui a suivi des cours de droit et dont le père est chevalier de Saint-Louis. Ils s'épousent avec la permission du grand vicaire de Québec.

Mais ils ont compté sans la belle-mère, Mme Hertel de Rouville, qui est la tutrice de son fils et assure n'avoir pas été consultée. M. André de Leigne, qui avait sans doute été ravi de trouver un bon gendre, réclame douze mille livres de dommages à cette mère trop possessive.

C'est le Conseil supérieur qui tranchera : il déclare l'union nulle.

Les jours s'égrènent, les parties acceptent de se voir, les arguments se soupèsent, les propositions s'échangent. Enfin, les deux familles se mettent d'accord et, le 12 octobre 1741, soit quatre mois après le premier mariage, les tourtereaux s'épousent de nouveau.

Cette intrigue, on en doit la connaissance à Joseph Marmette, qui fut l'adjoint de Hector Fabre à Paris et qui, pendant quatre ans, consacra ses loisirs à compiler les précieux dossiers des Archives nationales.

**Madame Auguste-Réal ANGERS (voir Émilie LE MOYNE DE LONGUEUIL-HAMEL/ANGERS)**

## **Félicité ANGERS – Laure Conan**

- PREMIÈRE QUÉBÉCOISE HONORÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

C'est sous le pseudonyme de *Laure Conan* que nous la connaissons dans notre littérature. Née à la Malbaie en 1845, d'un père forgeron, elle étudia chez les Ursulines de Québec et demeura presque toute sa vie dans son village natal. Elle n'a pas été remarquablement prolifique, mais on la considère comme l'une des pionnières de l'écriture au Québec.

L'écrivain québécois Harry Lorin Binsse, un fervent du pays de Charlevoix, qui l'a bien connue, a dépeint sa silhouette en quelques mots : *une femme de grande taille, habillée très modestement, la figure cachée sous un chapeau de paille à vastes rebords qui la protégeait du soleil intense lorsqu'elle cultivait son charmant jardin vieillot, célèbre surtout pour ses muguets et ses roses.*

Son premier roman, *Un amour vrai*, paru en 1879, fut réédité dix-huit ans plus tard sous un autre titre : *Larmes d'amour*. En 1884 paraît *Angéline de Montbrun*. En 1902, elle signe le plus célèbre de ses livres, *L'oublié*, qui allait être couronné par l'Académie française : c'est la première fois qu'un tel honneur échoit à une Canadienne.

Pendant les dernières années de sa vie, elle donna *L'obscur souffrance* et *La sève immortelle*. Gravement malade, elle demandera à ses médecins de retarder un peu l'opération chirurgicale qu'elle doit subir afin de lui permettre de terminer le dernier chapitre de son...dernier roman. Elle mourra peu après. C'était en 1924.

Les grands principes que *Laure Conan* défend dans ses œuvres peuvent nous paraître maintenant démodés : sa foi et sa patrie, mais leur respect strict ne l'empêchait pas d'apprécier la gaieté et les bonnes choses. Elle était une ardente patriote. *Il faut rester Canadiens jusqu'aux entrailles, écrivait-elle, et bien comprendre que les coutumes anglaises, respectables chez les Anglais, sont méprisables chez nous, pour la raison bien simple que nous avons du sang français et non du sang anglais dans les veines.*

À La Malbaie, le Musée régional Laure-Conan présente au public un éventail des facettes de la culture au pays de Charlevoix.

En avril 1983, un timbre a été émis pour commémorer le centenaire du roman *Angéline de Montbrun*.

## **Madeleine ARBOUR**

### ● TROPHÉE EXCEPTIONNEL POUR UNE FEMME EXCEPTIONNELLE

Vouloir résumer une carrière aussi riche que la sienne, c'est tenter l'impossible. Aussi est-ce pour l'ensemble de son œuvre qu'au Salon de la femme (1985), on lui a remis un trophée spécial pour *accomplissement exceptionnel*. Son nom s'inscrit en haut de gamme dans le design en aménagement d'intérieur.

Elle enseigne pendant dix ans à l'Institut des arts appliqués de Montréal et n'a jamais renoncé, malgré une activité incessante, à demeurer en contact avec la jeune génération ; elle trouve peut-être là l'une des sources de son dynamisme et de sa faculté de renouvellement ; aussi lui confia-t-on par la suite la section esthétique et présentation au Collège du Vieux-Montréal.

Ce contact avec les générations montantes, elle l'a toujours maintenu, notamment sur les ondes. On ne compte plus les chroniques régulières qu'elle a tenues à la radio et à la télévision, tout d'abord pour les enfants, puis destinées aux auditrices, qui ont toujours à l'esprit ses entretiens sur la décoration présentés à *Femmes d'aujourd'hui* (1964-81) et au *Magazine express* (1979-80), à Radio-Canada, et à *Votre amie Suzanne*, au réseau T.V.A.

Sa profession l'a amenée à broser les décors de plusieurs pièces de théâtre pour nos compagnies les plus réputées et à concevoir décors et costumes pour quelques films.

Cela eut été suffisant pour meubler une vie normale, mais il ne s'agissait en fait que du prolongement d'une carrière d'étalagiste et de

décoratrice. Quelques entreprises importantes lui ont confié la conception et la réalisation de leurs vitrines. Ses tapisseries et ses murales ornent de nombreux édifices publics. Seule ou en collaboration, elle a créé le décor de plusieurs sièges sociaux.

En 1983, elle recevait le trophée *Habitas*, catégorie design, décerné lors du Salon national de l'habitation, à Montréal. L'année suivante, c'était le Conseil national du design qui lui remettait une citation professionnelle pour *le caractère exceptionnel de son apport à l'exercice et à l'essor du design au Canada*.

Formation de la relève, vulgarisation de l'art contemporain, évolution du décor, création d'environnement : de quoi nourrir une existence passionnante.

**Madame Bertrand ARNAUD (voir Louise de SAINTES-ARNAUD)  
Sœur de l'ASSOMPTION (voir Marie BARBIER)**

## **Charlotte-Marie-Anne-Josèphe AUBERT DE LA CHESNAYE-D'ALBERGATTI VEZZA**

### ● UN BEAU MARIAGE PLUTÔT ÉPHÉMÈRE !

Ceux qui adorent les *grands noms* et les *beaux mariages* trouveront ici leur compte, mais ils sympathiseront sûrement avec une belle et bonne Canadienne qui paya par l'esseulement ses titres de comtesse et de marquise.

Au sein des régiments venus au secours de la Nouvelle-France se trouvaient parfois des personnages bizarres ou, en tout cas, hors du commun. François-Marie-Luc, comte et marquis d'Albergatti Vezza, fut l'un d'eux. Originaire de Bologne, Italie, il avait échoué en France sans doute pour y sauver sa peau, car les princes de son pays se livraient entre eux à d'incessantes guérillas.

C'est en 1755 qu'il arriva sur nos bords comme cadet dans les troupes du détachement de la marine. Il bénéficiait de la protection du duc de Penthièvre, amiral de France, ce qui lui valut un avancement rapide.

Un peu moins de deux ans après son arrivée, il rencontre une jeune fille de très bonne famille, Charlotte-Marie-Anne-Josèphe Aubert de La Chesnaye, et l'épouse. C'était le 18 janvier 1757. C'est tentant, peut-être, d'acquiescer ainsi deux titres ronflants et de devenir à la fois comtesse et marquise, mais est-ce une assurance de bonheur ?

Ce ne le fut pas pour la mariée. L'archiviste Pierre-Georges Roy, dans son ouvrage intitulé *La famille Aubert de Gaspé*, rapporte que le bel Italien rentra en France après la capitulation de la colonie et que son épouse n'eut jamais de nouvelles de lui. Pour subsister et assurer l'éducation de la fille qu'elle avait eue de lui, elle dut vendre la seigneurie d'Aubert-Gallion, qui lui venait de sa mère.

On aurait dit communément du marquis qu'il *n'était pas de la croix de Saint-Louis*, selon une vieille expression, mais cette croix de Saint-Louis, il l'obtint bel et bien en 1773, au moment de la retraite !

**Madame Jacques AUBUCHON (voir Catherine JÉRÉMIE-AUBUCHON/LEPAILLEUR)**

**Madame Jean-Louis AUDET (voir Yvonne DUCKET-AUDET)**

## **Madeleine AUDET-BÉLANGER et Aline BOILY-SAINTE-AMAND**

### ● DOUBLE VICTOIRE QUI NE FUT PAS...PARTIELLE

Simple anecdote, diront certains. Peut-être. N'empêche que l'élection de deux femmes aux complémentaires du 5 décembre 1983 dans les circonscriptions de Mégantic-Compton et de Jonquière marquait une première. D'un seul coup, le nombre des femmes siégeant à l'Assemblée nationale passait de huit à dix : cinq pour chacun des deux partis en présence.

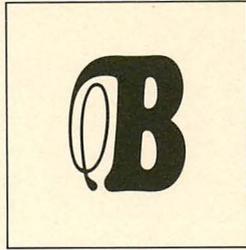
Mme Madeleine Audet-Bélangier succédait ainsi, dans Mégantic-Compton, à son mari, le député Fabien Bélangier, dont elle avait été une précieuse collaboratrice, ce qui lui avait permis de se familiariser avec tous les dossiers. Après avoir passé trois ans dans l'enseignement, elle s'était lancée dans le commerce : deux salons de coiffure, au départ, puis administration et gestion d'entreprises spécialisées en installation électrique et en développement domiciliaire. Elle participait à la vie politique de façon active depuis plus de cinq ans au moment de poser sa candidature. Elle est mère de cinq enfants.

Quant à Mme Aline Boily-Sainte-Amand, qui étudia le piano jusqu'au niveau du baccalauréat, elle s'est impliquée dans tant de mouvements de son milieu qu'il serait impossible de les énumérer ici. Comités de parents, scoutisme, jeune commerce, innovation industrielle, ateliers d'animation, publicité ont tour à tour retenu son attention. Fondatrice et première présidente de la Fondation Châtelaine de Jonquière, elle fut également membre du comité organisateur des Jeux d'hiver du Canada, tenus dans sa région en 1982-83. Elle est mère de trois enfants.

Lors de leur entrée officielle en Chambre, les porte-parole des deux partis se réjouirent de les accueillir, mais, remarqua le premier ministre René Lévesque, la présence de dix femmes sur 122 députés *souligne éloquentement aussi l'importance du chemin qu'il nous reste à parcourir.*

**Madame Jacques AUGER (voir Laurette LAROCQUE-AUGER)**

---



---

## **Lise BACON**

- PRÉSIDENTE D'UN PARTI POLITIQUE QUÉBÉCOIS

Les bons combats ne se livrent pas en un jour. C'est en 1940 que les Québécoises, après de patients *pèlerinages* à Québec, obtenaient enfin le droit de vote. C'est trente ans plus tard que Mme Lise Bacon devint présidente du Parti libéral du Québec. Pour en arriver là, il ne faut pas manquer d'assurance : c'est justement à la *Prudentielle d'Amérique* qu'elle avait consacré ses vingt premières années d'activité.

Mais cela ne l'empêchait pas de s'intéresser en même temps à la vie politique. En 1967, elle accédait à la présidence de la Fédération des femmes libérales du Québec. Dès l'année suivante, elle devenait membre du comité de stratégie du Parti libéral du Québec. Et sa propre stratégie ne lui fit pas faux bond : en 1970, sa formation politique la choisissait comme présidente.

Ce tremplin la destinait presque d'office à la mêlée de l'élection suivante. Les électeurs de la circonscription de Bourassa lui firent confiance. C'était en 1973. Elle entra aussitôt au cabinet et y demeura jusqu'en 1976, soit jusqu'à l'élection suivante, tout d'abord comme ministre d'État aux Affaires sociales ; deux portefeuilles devaient lui être ensuite confiés : celui des Consommateurs, Coopératives et Institutions financières, puis celui de l'Immigration.

En avril 1981, Mme Bacon remportait le comté de Chomedey, mais l'électorat s'était montré moins favorable, dans l'ensemble, à sa formation politique.

**Denise BANTEY (voir Denise LEBLANC-BANTEY)**

## **Marie-Anne BARBEL-FORNEL**

- UNE FEMME D'AFFAIRES SOUS BIGOT

La Québécoise n'aurait acquis que récemment le sens des affaires ? Jetons un coup d'œil par-dessus notre épaule.

À Québec, la maison Fornel est l'un des joyaux de la place Royale : on l'a reconstruite en respectant la célèbre maquette Duberger. Elle porte le nom de Jean-Louis Fornel, surnommé le *Découvreur*, dont l'activité commerciale est étonnante. En 1743, il découvrit la baie des Esquimaux, au Labrador, mais mourut deux ans plus tard.

Sa veuve, née Barbel, Marie-Anne, fille de notaire, prit sa relève. En 1749, le gouverneur de la Jonquière lui concédait l'exploitation de cette baie des Esquimaux pour douze ans afin d'y faire pratiquer la chasse des loups marins, la traite des fourrures et la pêche de la morue.

La même année, cette femme d'affaires obtient de l'intendant Bigot la régie de la ferme de Tadoussac contre le versement de 7 000 livres par an. Une humble exploitation agricole, pensez-vous ? Allez-y voir : il s'agissait du privilège exclusif de traite des fourrures, de pêche, de chasse et de commerce dans toute l'étendue des côtes, rivières, terres et pays réservés pour le *Domaine du Roy* !

Bigot s'en frottait les mains de satisfaction, mais le ministre des Colonies lui ordonna de résilier ce bail parce qu'il avait été donné sans adjudication. Comme quoi la formule des appels d'offres n'est pas un sursaut d'honnêteté qui date d'hier ! Le ministre rescinda sa décision et la veuve Fornel exploita le *Domaine du Roy* jusqu'au-delà de la Conquête.

## **Marie BARBIER – Sœur de l'Assomption**

### ● LA FILLE D'UN CHARPENTIER SUCCÈDE À SŒUR BOURGEOYS

Fille d'un humble charpentier arrivé à Ville-Marie dès 1642, elle allait devenir la première Montréalaise admise dans les rangs de la Congrégation de Notre-Dame. Marguerite Bourgeoys lui confia la fondation d'une école à Sainte-Famille, île d'Orléans, en 1685. L'année suivante, elle séjourne à Québec pour y établir un ouvroir semblable à celui de Ville-Marie ; elle y demeurera trois ans, retournera à Sainte-Famille, puis rentrera à Montréal en 1691. Deux ans plus tard, c'est elle qui succédera à Marguerite Bourgeoys ; elle demeurera supérieure pendant cinq ans.

Sœur Marie Barbier de l'Assomption est passée à l'histoire par suite d'un autre fait qui a failli lui coûter la vie et que rapportent les *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*. Au printemps de l'année 1700, elle descendit de Montréal pour se faire guérir chez nous, y lit-on, d'un cancer qu'elle avait au sein. Elle avoit déjà demeuré quatre mois dans nôtre Communauté en 1698, ou on la traita pour ce même mal, qui, étant depuis considérablement augmenté, l'obligea d'y revenir, et apres quelques préparations, Monsieur Sarrazin, aussy habile chyurgien que sçavant medecin, luy fit tres heureusement l'opération le 29<sup>e</sup> de may ; c'étoit le seul remede qui pouvoit l'empêcher de mourir.

Il semble que ce fut la première intervention chirurgicale pratiquée au pays pour vaincre un cancer. La tumeur résultait d'un instrument à pointes de fer qu'elle portait sous sa robe par excès de pénitence. La religieuse vécut trente-neuf autres années ; elle mourut à Montréal en 1739.

## **Robertine BARRY – Française**

### ● LA CRÉATRICE DU JOURNALISME FÉMININ

C'est en tout cas le titre que lui donne volontiers, dans ses *Portraits de femmes*, Madeleine Huguenin, journaliste de carrière, fondatrice-éditrice de *La Revue Moderne*.

Elle entra comme rédactrice à *La Patrie* dès 1891 sous la direction du redouté Honoré Beaugrand. C'est sous le pseudonyme de *Françoise* qu'elle allait signer ses chroniques. En 1902, elle fondait justement *Le Journal de Française*. Elle fut la déléguée du Canada à l'Exposition de Paris, en 1900, et à celle de Milan, six ans plus tard.

Elle pratiquait, écrit Madeleine Huguenin, la fierté de son sexe, réclamant pour la femme l'accès à la formation universitaire. Ses séjours en France l'avaient enrichie de l'amitié de personnalités de haut niveau culturel. Elle croisait le fer avec tant d'esprit, de franchise et de noblesse, que ses contradicteurs ne la défiaient, bien souvent, que pour le plaisir d'une joute intellectuelle de calibre supérieur.

En inaugurant son *Coin de Fanchette*, un *courrier du cœur*, elle lança un nouveau genre de chronique dont la popularité n'a jamais démerité depuis bientôt un siècle.

**La duchesse de BASSANO** (voir Mary Ann Clara SYMES, duchesse de Bassano)

**Madame Louis BEAUBIEN** (voir Susanna Lauretta STUART-BEAUBIEN)

**Madame Louis BEAUBIEN** (voir Justine LACOSTE-BEAUBIEN)

## **Louise BEAUDOIN-DORLOT**

### ● L'IMPÉRIALISME MASCULIN DU QUAI-D'ORSAY S'INCLINE

*Madame le délégué général*, dictait *l'impérialisme masculin du Quai-d'Orsay*, pour reprendre une expression du *Nouvel Observateur*, mais avant même d'arriver à Paris, Louise Beaudoin avait soumis le problème au Haut comité de la langue française, qui lui avait donné raison : la *belle provinciale* de l'avenue Foch était *Madame la déléguée générale*.

C'est en janvier 1984 que Mme Beaudoin, jusque-là directrice des Affaires françaises au ministère des Affaires intergouvernementales, succède à Yves Michaud, rue Pergolèse, la première femme à occuper ce poste.

Née en 1945 au sein d'une famille bourgeoise de Québec, elle se sensibilisera, au fil des ans, aux problèmes de la politique : à Paris, où elle étudie la sociologie, puis au Québec même, où elle entre dans la Fonction publique. En 1974, elle est présidente régionale du Parti québécois et, deux ans plus tard, n'hésite pas à faire face au ministre Raymond Garneau ; celui-ci ne réussira à sauver son siège, dans la citadelle libérale de Jean-Talon, que par moins de 3 000 voix de majorité !

Elle devient chef de cabinet du ministre des Affaires intergouvernementales. En 1974, elle a présenté une thèse de maîtrise, à l'Université Laval, sur les relations franco-québécoises, de 1885 à 1972. Elle s'est donc préparée à jouer un rôle dynamique au sein du ministère. Et si le Québec a su nouer et consolider des liens avec les socialistes de France, alors que la droite est au timon des affaires, on lui en attribue une large part de mérite.

*Cette femme ambitieuse, écrivait Le Figaro en mars 1984, est d'une habileté redoutable. À maintes occasions, elle a prouvé qu'elle était un stratège qui sait s'imposer et se faire respecter. Sa séduction ne l'a jamais empêchée de battre les hommes sur leur propre terrain.*

Une année après son arrivée en France, elle disait au journaliste Louis-Bernard Robitaille, de *Madame au foyer*, que ce qui l'avait le plus frappée en France, c'était la différence de progrès des idées féministes entre le Québec et Paris. Ici, ajoutait-elle, les rapports entre les hommes et les femmes restent plus marqués qu'au Québec.

## **Anne-Marie BÉLANGER**

### ● PREMIÈRE FEMME PROMUE LIEUTENANT-COLONEL

Les femmes n'ont pas gravi les échelons plus rapidement dans les forces armées qu'ailleurs, en dehors des unités essentiellement féminines. C'est seulement en 1976 que l'une d'elles accéda au grade de lieutenant-colonel.

Anne-Marie Bélanger, originaire de Saint-Rédempteur, dans la région de Québec, œuvrait jusqu'alors au grade de major à la base de Valcartier. Le mardi 11 mai 1976, une cérémonie marqua cette promotion toute particulière, et pour cause ! C'est le commandant de la base, le général Gutknecht, qui la présida. Le nouveau lieutenant-colonel devait être muté par la suite à Ottawa.

On serait tenté de nos jours, avec la vague de féminisation des professions, des métiers, des occupations diverses, d'écrire qu'Anne-Marie Bélanger fut la première lieutenant-colonelle de l'Armée canadienne. La lieutenant, dit le *Petit Robert*, est une femme-lieutenant selon le français moderne, mais la colonelle demeure la femme...d'un colonel. Comme il y a maintenant une femme à l'Académie, tout espoir n'est pas perdu !

**Madame Fabien BÉLANGER (voir Madeleine AUDET-BÉLANGER)**

## **Georgiana BÉLANGER-GILL – Gaétane de Montreuil**

### ● PIONNIÈRE DU JOURNALISME AU FÉMININ

Le nom de Charles Gill figure dans les anthologies de nos poètes et, avec honneur, dans l'histoire de notre jeune peinture ; il fut l'un des premiers membres de l'École littéraire, en 1895, et c'est lui que les Sulpiciens envoyèrent à Paris pour y reproduire un tableau célèbre, une *Visitation*, destiné à la chapelle du Sacré-Cœur de l'église Notre-Dame de Montréal. Ce que l'on sait moins, cependant, c'est que son épouse, *Gaétane de Montreuil*, née Bélanger, Georgiana, fut l'une des premières femmes du Québec à faire carrière dans le journalisme.

Déjà, à la fin du siècle dernier, sa signature paraissait dans diverses revues. Vers 1900, *La Presse* de Montréal lança ses pages féminines ; c'est à *Gaétane de Montreuil* qu'elle en confia la direction.

En page couverture de son numéro du 30 décembre 1899, *Le Monde Illustré* regroupait les portraits de treize collaboratrices, dans un montage des photographes *Laprès & Lavergne*, titré : *La littérature au Canada*.

## **Marie-Aveline BENGLE – Mère Sainte-Anne-Marie**

### ● UNE RELIGIEUSE ÉMINEMMENT PROGRESSISTE

Cette femme mérite une place de choix au rang de celles qui ont œuvré avec l'objectif de contribuer à la promotion de la Québécoise dans le domaine de la formation.

Née à Saint-Paul d'Abbotsford, elle s'inscrivit au Mont Notre-Dame, de Sherbrooke, que dirigeait la sœur de sa mère. Elle sollicita son admission à la Congrégation de Notre-Dame et prononça ses vœux en 1882, sous le nom de Mère Sainte-Anne-Marie.

Elle gravit les échelons pour devenir supérieure du Mont Sainte-Marie, à Montréal, en 1903. L'ouverture d'un plus large horizon aux études pourrait accroître l'influence de la femme, disait-elle. Les religieuses ne pouvaient fréquenter l'université. La solution : en faire venir les professeurs au couvent. Elle fonda ainsi une chaire de littérature au Mont Sainte-Marie, puis ce furent les sciences expérimentales : la montagne venait à Mahomet !

On ne manqua pas d'en faire des gorges chaudes en certains milieux et la satire y trouva son compte : à une élève qui disait étudier la psychologie, la physiologie, la biologie, sa mère rétorquait qu'il lui faudrait désormais apprendre la *souppologie*, la *lessivologie* pour respecter sa vocation. Pourtant, la religieuse favorisait également l'enseignement des arts domestiques.

Dès 1904, la Congrégation de Notre-Dame souhaite affilier Villa-Maria à l'Université de Montréal, mais le Comité catholique du Conseil

de l'Instruction publique juge qu'il n'est pas opportun de *lancer les jeunes filles dans les études supérieures*. Un aiguillon allait plus tard surgir : l'annonce de l'ouverture d'un lycée neutre pour jeunes filles. C'était en 1908. L'archevêque de Montréal autorisa alors l'établissement d'une école d'enseignement supérieur destinée à la même clientèle. C'est Mère Sainte-Anne-Marie qui en fut chargée.

Mais elle n'avait pas épuisé l'éventail de ses initiatives : il fallait former les... formatrices ! En 1916, création à cette fin d'un cours de trois ans que l'université agréa ; puis, six ans plus tard, fondation d'un Institut pédagogique. C'est le 8 octobre 1925 que l'on posa la pierre angulaire du nouvel édifice, connu plus tard sous le nom de Collège Marguerite-Bourgeoys.

Rendons hommage à cette pionnière qui ne bouda jamais le progrès !

## **Jeanne BENOÎT-SAUVÉ**

### ● LA FEMME DES DÉFIS ET DES PRÉCÉDENTS

*Elle s'apprête à relever un nouveau défi avec un dynamisme qui lui est naturel et une grâce qu'admirent déjà ses compatriotes. C'est par cette phrase que le journaliste Michel Roy terminait dans La Presse du 24 décembre 1983 un éditorial consacré à celle qui venait de recevoir le mandat de représenter la reine au Canada pendant cinq ans.*

*Au cours d'une vie publique prodigieusement active, poursuivait-il, Jeanne Benoît-Sauvé aura été la femme des défis et des précédents. Présidente nationale de la Jeunesse étudiante catholique à 20 ans, première Québécoise appelée au Cabinet fédéral en 1972, première présidente de la Chambre des communes en 1980, elle devient aujourd'hui la première femme dans l'histoire du pays à occuper la fonction de gouverneur général, chef d'État du Canada et commandant en chef des forces armées.*

C'est en Saskatchewan, à Prudhomme, qu'elle naquit, en 1922. Elle fit ses études au couvent Notre-Dame-du-Rosaire, à Ottawa, et à l'université de cette ville, puis à celle de Paris. Elle est titulaire de plusieurs diplômes honorifiques.

En 1951, adjointe au directeur de la section jeunesse de l'UNESCO, à Paris ; de 1962 à 1964, vice-présidente de l'Institut canadien des affaires publiques ; membre du conseil de l'Union des artistes de 1961 à 1972, elle remplit successivement trois mandats à la vice-présidence de cet organisme professionnel, car elle fut longtemps journaliste et essayiste tant dans la presse électronique que dans la presse écrite.

En 1968, l'Union des artistes la délègue à Moscou pour la représenter à un congrès des auteurs du cinéma et de la télévision ; en 1966, d'ailleurs, elle était devenue secrétaire générale de la Fédération des auteurs et artistes du Canada.

Élue représentante de la circonscription de Laval-des-Rapides à Ottawa en 1972, réélue en 1974, 1979 et 1980, ministre d'État aux Sciences et à la Technologie, ministre des Communications, c'est en avril 1980 qu'elle fut nommée à la présidence de la Chambre des communes.

Une carrière peu... commune !

## **Jehane BENOÎT**

### ● UNE ENCYCLOPÉDIE SUR LA CUISINE AUX MICRO-ONDES

Vraiment infatigable, cette Jehane Benoît, conseillère en alimentation, dont plus personne ne saurait ignorer le précieux apport à la vulgarisation de la cuisine.

Ses connaissances en ce domaine ont depuis longtemps dépassé le simple acquis livresque. À l'expérience pédagogique, — n'a-t-elle pas donné des cours de cuisine, dans sa propre école, à plus de quatre mille élèves ? —, elle a ajouté celle de la gestion en prenant charge, dans l'île Sainte-Hélène, pendant trois étés, de restaurants créés à l'occasion du troisième centenaire de Montréal avec l'objectif de promouvoir la cuisine traditionnelle du Québec.

Pendant près d'un quart de siècle, à la radio et à la télévision de Radio-Canada, sur les deux réseaux, elle a fait bénéficier auditrices et spectatrices de précieux conseils. Elle a été chargée de la page culinaire de plusieurs périodiques : *La Revue Moderne*, *Canadian Homes and Gardens*, *Canadian Homes*, *The Canadian*, *Madame au Foyer*, *Home-maker's Digest*, ces collaborations s'échelonnant de 1939 à 1972.

Mme Benoît a signé dix volumes, dont deux en langue anglaise. Elle a su s'adapter aux techniques nouvelles, micro-ondes et convection, et leur a consacré des ouvrages, alors que d'autres leur tenaient... la dragée haute. Elle prépare en ce moment une *encyclopédie* en six volumes sur la cuisine aux micro-ondes. Elle ne boude certes pas le progrès !

Conférencière recherchée, Mme Benoît s'est vu décerner l'Ordre du Canada en 1974, en reconnaissance de ses efforts pour mieux faire apprécier le pays à travers sa cuisine.

**Madame Thérèse Daviau-BERGERON (voir Ginette KEROUAC)**

## **Antonine BERNIER**

### ● NOTRE PREMIÈRE ARCHIVISTE DE LA MUSIQUE

C'est le mérite qu'on lui reconnaissait au moment où elle colligeait la documentation nécessaire à une histoire de la musique au Québec.

C'est chez les Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, à Montréal, qu'elle étudia tout d'abord la musique. En 1927, elle partait

pour Paris et s'inscrivait à la Sorbonne pour étudier l'histoire de la civilisation française : littérature, art et géographie. Elle séjourne ensuite en Italie et suit des cours à Rome, à Florence et à Naples.

Rentrée au Québec avec un intéressant bagage de connaissances, elle entreprit d'écrire l'histoire de la musique au Québec : *Du tam-tam à l'orchestre symphonique*.

Lorsque le Québec créa une commission aux fins de dresser l'inventaire de nos œuvres d'art et en confia la direction au regretté Gérard Morisset, on fit appel à sa collaboration, compte tenu de l'abondante documentation qu'elle avait réunie.

Aux lecteurs qui souhaitent se renseigner sur nos musiciens, nous recommandons de consulter le *Dictionnaire biographique des musiciens canadiens*, édité par les Sœurs de Sainte-Anne (Mont Sainte-Marie, Lachine), paru en 1922, puis réédité en 1935.

## Jovette-Alice BERNIER

### ● JOVETTE : DE SON PRÉNOM, ELLE SE FIT UN NOM

Elle aurait pu parodier Sacha Guitry et dire que si son père lui avait donné un nom de famille, elle s'était fait un nom, même une renommée, du prénom reçu au baptême, celui de *Jovette*. Dès 1931, elle signe le premier d'une longue série de billets dans *L'Illustration Nouvelle* de Montréal. Elle arrive de *La Tribune*, de Sherbrooke, et vient de publier un roman qui a été bien accueilli, *La Chair décevante*.

Lorsque l'auteur de ces lignes, le 1<sup>er</sup> octobre 1934, signe son premier article de journal, il le dactylographie dans le voisinage immédiat de Jovette. Plus tard, c'est dans l'entourage de Jovette et du chroniqueur Marc Thibault qu'il rédigea quotidiennement son *Courrier historique*.

En 1935, Jovette n'hésite pas à appuyer par sa présence sur les estrades la candidature de Louis Francoeur dans Saint-Jacques. Six ans plus tard, quand ce même Francoeur et trois compagnons seront bêtement fauchés dans un accident d'auto, elle signera un éditorial, *La tragédie des quatre*, qui fera époque. *Il y a des visages*, écrivait-elle, *que l'on ne peut concevoir dans l'immobilité de la mort*.

C'est précisément ce que l'on pouvait se répéter à son sujet le vendredi 4 décembre 1981 lorsqu'elle mourut, le jour même de son 81<sup>e</sup> anniversaire de naissance.

Les moins jeunes parmi les friands de la radio se souviendront sans doute de l'émission *Quelles nouvelles ?* qu'elle animait quotidiennement sur les ondes de Radio-Canada avec le regretté Miville Couture. Et que dire des textes qu'elle a rédigés pour *Tout le monde*, *Je vous ai tant aimé*, les dramatiques de *Langue vivante*, les dialogues de *Rue de l'Anse ?*

Jovette a été prolifique : non seulement les lecteurs de *L'Illustration Nouvelle* et de *Montréal-Matin*, mais ceux du *Canada*, de *La Patrie*, de *La Revue Moderne* et de *Châtelaine* se souviendront d'elle.

Son autre roman, *Non, monsieur*, lui avait valu le prix du Cercle du Livre de France.

## **Sylvie BERNIER**

### ● MÉDAILLÉE D'OR, ELLE FORME DÉJÀ LA RELÈVE

Quel orgueil ont ressenti les Québécois lorsqu'ils ont appris, en 1984, que l'une des leurs, Sylvie Bernier, de Sainte-Foy, venait de remporter le titre du tremplin de trois mètres aux Olympiques de Los Angeles ! C'était la première Canadienne à conquérir une médaille d'or en plongeon. Et quelle joie, dans les jours suivants, de constater que la stature de son triomphe n'avait en aucune façon entamé sa souriante spontanéité !

Bien sûr, elle avait pourtant compris qu'elle ne pouvait aspirer à d'autres sommets, puisqu'il n'en existe pas, mais elle n'aurait pu consentir, si jeune, à une véritable retraite. C'est donc à titre de conseillère technique auprès de l'Association canadienne de plongeon amateur qu'elle poursuivra sa carrière.

*Je ne veux pas me retirer du sport que j'aime*, confiait-elle aux journalistes après que le ministre d'État à la condition physique et au sport amateur lui eut confié cette nouvelle responsabilité. *Mon travail va consister à collaborer avec les entraîneurs et à établir des programmes de développement pour les jeunes plongeurs qui participeront aux Jeux olympiques de 1988.*

*Je crois*, poursuivait-elle, *que je serai maintenant plus utile, sur la scène nationale du sport amateur, en travaillant au développement de la relève.*

Le ministre Otto Jelinek demanda aussi à Sylvie d'agir comme représentante de la jeunesse dans le domaine des sports à l'occasion de l'Année internationale de la jeunesse en 1985. *Elle est le parfait exemple*, dit-il, *de la détermination et de la persévérance dont les jeunes ont besoin pour connaître le succès tant dans les sports que dans la vie de tous les jours.*

**Louky BERSIANIK (voir Lucile DURAND-LETARTE)**

## **Émilie BERTHELOT-GIROUARD**

### ● ELLES FONDAIENT DES BALLES EN ATTENDANT LA SOLDATESQUE

*Le temps est arrivé de fondre nos cuillers pour en faire des balles !* s'était écrié Wolfred Nelson avec passion lors de l'assemblée de Saint-Charles.

En décembre 1837, alors que se prépare la bataille de Saint-Eustache et que femmes et enfants fuient le village, deux demoiselles fondent des balles : Émilie Berthelot et une jeune femme nommée Labrie. Des familles entières se sont réfugiées dans les bois d'Oka.

Émilie a décrit l'arrivée des troupes gouvernementales. *Un grand bruit, comme un coup de tonnerre, rapporte-t-elle, fit pousser des cris aux jeunes filles. Ce à quoi, le père Berthelot répondit : N'ayez pas peur, c'est le premier coup de canon de l'insurrection.* En fait, ce sont les soldats improvisés du docteur Chénier qui s'attaquent à une colonne armée dirigée par Globenski.

*Le soir, ajoute-t-elle, après que des volontaires eurent dévalisé la maison d'un voisin, mon père tenta de les arrêter. Mais ils le prirent sous les bras et l'emmenèrent au village. Ma mère, en larmes, me conjura d'aller le chercher. Je sortis et rejoignis les volontaires. Je les suppliai de relâcher mon père. En voyant mes larmes, ils parurent émus, me regardèrent étonnés, poussèrent mon père de mon côté en disant : « C'est bien, va-t'en ! »*

Émilie Berthelot devint plus tard la seconde femme du notaire Jean-Joseph Girouard.

## **Adèle BERTHELOT-LAFONTAINE**

### ● LE DÉVOUEMENT DISCRET D'UNE PATRIOTE

Celui qui, en 1848, devait se hisser à la tête de la pyramide politique du Bas-Canada et, six ans plus tard, devenir le premier Canadien à recevoir le titre héréditaire de baronnet du Royaume-Uni avait été l'un des plus ardents soutiens de Louis-Joseph Papineau : Louis-Hippolyte Lafontaine.

En 1831, il avait épousé Adèle, fille d'Amable Berthelot, ancien député des Trois-Rivières et bibliophile averti. Peu après la bataille de Saint-Denis, il partait pour Londres afin de s'y entretenir avec des députés réformistes anglais.

Pendant son absence, plusieurs chefs de file des *Patriotes* se retrouvèrent derrière les barreaux. Pendant des mois, Mme Lafontaine s'employa à visiter les anciens collègues de son mari, poussant le dévouement jusqu'à subvenir aux besoins matériels de leurs familles.

Rentré à Montréal après un crochet par Saratoga, dans l'État de New York, pour y rencontrer Papineau, Lafontaine devait à son tour connaître l'incarcération, à l'automne de 1838, en même temps que plusieurs autres hommes politiques ; on le relâcha à la mi-décembre sans porter d'accusation à son endroit.

Adèle Berthelot-Lafontaine mourut en 1859. Elle avait avec discrétion, sans éclat, secondé la ferveur des *Patriotes*, sans pour cela épouser, pas plus que son mari d'ailleurs, leur attitude belliqueuse, qui les avait conduits à prendre les armes.

## **Julie BERTRAND – Sœur Marie de Saint-Basile**

### ● RAMEAU CANADIEN D'UNE CONGRÉGATION SARTHOISE

C'est à Basile-Antoine Moreau, sous-directeur du séminaire du Mans, dans la Sarthe, en France, que l'on doit la fondation de la congrégation des Pères de Sainte-Croix, dont il fut le supérieur dès 1835. C'est lui également qui, six ans plus tard, établissait la congrégation des Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs, vouée, elle aussi, à l'enseignement.

En 1847, l'évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, obtenait que chacune de ces deux communautés transplantât un rameau en terre canadienne et c'est à Saint-Laurent, près de Montréal, que se fixèrent les premiers éducateurs et éducatrices.

En janvier 1883, la branche canadienne des Sœurs de Sainte-Croix obtenait son autonomie.

C'est une religieuse du comté des Deux-Montagnes, Sœur Marie de Saint-Basile, née Bertrand, Julie, qui fut la première Canadienne à occuper le poste de supérieure générale de sa communauté. Née à Sainte-Scholastique en 1844, elle mourut en 1923. Elle avait établi des succursales de sa congrégation un peu partout au Canada, de même qu'aux États-Unis ; elle en implanta même une au Bengale, en Inde.

### **La comtesse de BÉTHUNE (voir Marie-Thérèse POLLET DE LA COMBE POCATIÈRE)**

## **Lise BISSONNETTE**

### ● PREMIÈRE FEMME RÉDACTRICE EN CHEF D'UN QUOTIDIEN

La Québécoise signe des articles dans les gazettes depuis un siècle. *Le Monde Illustré* comptait, un temps, plus d'une bonne dizaine de collaboratrices, mais il fallut attendre l'avènement des courriers du cœur pour voir la femme conquérir des postes permanents.

Peu à peu, les femmes journalistes débordèrent les pages conçues à l'intention spécifique des lectrices et abordèrent à peu près tous les champs d'action : décoration, musique, théâtre, littérature, etc. Mais il leur fallut attendre jusqu'à 1982 pour voir de leurs consœurs accéder aux paliers supérieurs.

Le 12 avril de cette année-là, Lise Bissonnette était nommée rédactrice en chef du *Devoir*. Elle y succédait à Michel Roy, passé à *La Presse*.

Elle était au *Devoir* depuis 1974, assumant successivement les responsabilités de chroniqueur à l'éducation, de correspondante à Ottawa et à Québec, d'editorialiste, puis d'adjointe au rédacteur en chef.

*Nous cherchions quelqu'un qui dispose d'une santé profonde au sens amérindien du terme, confiait au périodique Le 30 le directeur Jean-Louis Roy, c'est-à-dire une capacité de vivre davantage, de*

comprendre l'ensemble d'une situation, de voir loin, quelqu'un qui a une capacité de durer. Toutes des qualités que doit posséder quiconque veut faire carrière dans ce métier exigeant.

## **Marie-Claire BLAIS**

### ● PREMIER ROMAN QUÉBÉCOIS PUBLIÉ EN CHINE

La jeune littérature québécoise franchit nos frontières, chacun le sait. Si quiconque en doutait encore, il suffirait de mentionner ceux de nos écrivains qui ont remporté en France des prix fort prestigieux. On rétorquera que la France constitue un débouché tout naturel pour nos ouvrages, puisque les Québécois sont de culture française. Et si l'on ajoute que certains de nos livres ont été traduits en anglais, le commentateur ne se fait pas attendre : c'est normal puisque nous vivons dans une Amérique du Nord anglophone.

Marie-Claire Blais, avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, aura vaincu l'apathie de ceux qui ne s'étonnent de rien. En effet, le Centre de recherche sur la littérature étrangère, de Nankin, a publié en 1984, dans sa revue *Dangdai waiguo wenxue* (*Littérature contemporaine des pays étrangers*), une version chinoise de ce roman. Il s'agit du premier roman québécois publié en République populaire de Chine, et probablement en langue chinoise, écrivait Alain Larocque dans *La Presse*. On sait qu'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* a valu le prix Médicis à son auteur.

À qui devons-nous cette étonnante initiative ? A un étudiant qui a fréquenté l'Université Laval de Québec entre 1978 et 1980, Cheng Zeng-Hou, et qui dirige maintenant la section de français à l'Université de Nanjing. La publication de la version chinoise de ce roman québécois, concluait Alain Larocque, était l'*aboutissement de l'intensification des échanges culturels entre le Québec et la Chine depuis 1978*.

Marie-Claire Blais a signé une vingtaine de romans, dont certains, comme *Les nuits de l'underground*, décrivent avec force un univers féminin. Elle a remporté plusieurs prix nationaux et internationaux, dont le prix David, en 1982, pour l'ensemble de son œuvre.

## **Suzanne BLAIS-GRENIER**

### ● LA GESTION DES RÉSERVES FAUNIQUES

Avec le retour en force du parti conservateur à Ottawa, en 1984, plusieurs femmes ont eu accès au pouvoir, dont Suzanne Blais-Grenier, représentante du comté de Rosemont (île de Montréal), qui devait par la suite accéder au cabinet comme ministre de l'Environnement. Elle allait ainsi trouver l'occasion de calmer l'un des irritants qui empoisonnaient les relations fédérales-provinciales : la gestion des parcs.

Ainsi, en janvier 1985, elle envisageait de remettre au Québec la responsabilité des réserves fauniques de l'île Bonaventure, où nidifie la plus grande colonie de fous de Bassan de l'Amérique du Nord, et du cap Tourmente, au pied duquel s'étendent des battures où, deux fois l'an, vient se poser, depuis des temps immémoriaux, l'unique troupeau d'oies blanches du continent dans sa migration de quelque dix mille kilomètres depuis les confins de la Terre de Baffin, dans l'Arctique, jusqu'à la Caroline du Nord et en Virginie, et retour. Des oies blanches, il n'y en avait plus que 2 000 au début du siècle à fréquenter ce sanctuaire ; elles sont maintenant cent fois plus nombreuses.

Enfin, Mme Blais-Grenier souhaitait ouvrir davantage aux citoyens les grands parcs nationaux du Canada. Nos meilleurs vœux l'accompagnent.

**Madame Guillaume BLANCHET (voir Marie-Anne GAGNÉ-BLANCHET)**

**Madame Jean BLANCHET (Voir Geneviève GAGNÉ-BLANCHET)**

**Madame Pierre-Alphonse BLANCHET (voir Louise GAGNÉ-BLANCHET)**

**Madame Pauline BLANCHETTE (voir Pauline MAROIS-BLANCHETTE)**

**Anne BOILY-SAINT-AMAND (voir Madeleine AUDET-BÉLANGER)**

## **Comtesse Antonia de BOISHÉBERT**

### ● COMTESSE DÉCORÉE POUR CONDUITE COURAGEUSE

Le 25 mars 1933, alors que se déroulait une cérémonie en l'église Saint-Jacques, située à l'angle des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine, à Montréal, un grave incendie se déclarait, risquant de déclencher chez les fidèles une panique qui se serait probablement soldée par des pertes de vies.

Comme d'habitude, la préposée à l'orgue, la comtesse Antonia de Boishébert, était aux claviers. Plutôt que d'obéir à un instinct de fuite, elle continua de toucher l'instrument jusqu'à ce que la foule eût complètement évacué le temple.

Les journaux rapportent qu'il y eut un début de panique, car les flammes se répandaient rapidement dans toute l'église, mais le fait d'entendre l'orgue contribua à rassurer l'assistance, ce qui se traduisit par une évacuation ordonnée.

Le premier février suivant (1934), en la salle Dorée de l'hôtel Mont-Royal, la Ligue de sécurité remettait à la comtesse une médaille d'appréciation et un certificat d'honneur, en présence de M. René Turck, consul général de France, et de Mgr Georges Gauthier, archevêque de Montréal.

## Estelle BORGIA

### ● UNE BORGIA...EN UNIFORME DE POLICE

Elle ne manque pas d'humour : à la journaliste Martha Gagnon, de *La Presse*, qui lui représentait à quel point son nom évoque poignards et poisons, elle répond que si la célèbre Lucrèce est passée à l'histoire autant par sa beauté que par ses crimes, elle ne cherche pour sa part que l'efficacité, et elle ajoute : *Rassurez-vous, on m'apprécie plutôt pour ma sincérité et mon honnêteté.*

En 1976, Estelle Borgia entre à la Sûreté municipale de Baie-Comeau. Elle a été serveuse, vendeuse, agente de sécurité et elle aime les défis. Au départ, ceux-ci ne manquent pas : que vient faire cette intruse dans un milieu d'hommes ?

Mais elle gagne ses épaulettes, c'est le cas de le dire ! Quelques années passent, qui lui permettent de démontrer son efficacité. En 1984, la voilà capitaine ; c'était, dit la journaliste, la première femme à atteindre un échelon aussi élevé dans la police au Québec.

*Elle s'est classée première aux examens*, explique le directeur du service de police ; *c'est une femme intelligente, dynamique et surtout travaillante. Il n'y a plus de discrimination chez nous ! Un bon point !*

Elle vient ainsi d'accéder à la direction des services auxiliaires et administratifs, et le travail ne manque pas avec la fusion toute récente de Baie-Comeau et de Hauterive. Et pourquoi ne relèverait-elle pas éventuellement un autre défi : celui de diriger un corps policier ?

## Christiane BOUCHARD

### ● PREMIÈRE FEMME À LA PRÉSIDENTE DES HEBDOS RÉGIONAUX

Nous évoquons, dans ces pages, la carrière de plusieurs journalistes dont certaines furent des pionnières, il y a déjà quatre...lustres. Mais des pionnières, il s'en trouve encore de nos jours.

Il y a un peu plus d'un demi-siècle se formait l'Association des hebdomadaires de langue française du Canada, sous la houlette du regretté Louis Francœur, son premier président. Aucune femme ne figurait encore au sein de son bureau de direction lorsqu'en 1957, on célébra les vingt-cinq ans de ce groupement professionnel. L'Association comptait plus de cent membres, dont huit femmes ; mentionnons leurs noms pour mémoire : mesdames Marie T.-Fontaine (*L'Écho d'Amos*), Jean-Marie Paré (*L'Avant-Poste gaspésien*), Jean-Marie Carette (*Le Guide*), C. Duguay-Brochu (*La Voix des Bois-Francs*), et Camille Lemieux (*L'Ami du Peuple*), mesdemoiselles Louise Marquis (*Le Courrier de Bellechasse*), Denise Marquis (*Le Progrès de L'Islet*) et Thérèse Frenette (*Le Canadien*).

Le groupement a depuis changé de nom : c'est maintenant l'Association des éditeurs de la presse hebdomadaire régionale francophone, mais le même dynamisme préside à son action professionnelle, et le verbe est bien choisi, puisque la presse *semainière*, comme l'on disait jadis, s'est donné une présidente en 1983. Christiane Bouchard est ainsi devenue la première femme à occuper ce poste, et son mandat a été renouvelé pour 1984.

Christiane Bouchard est une Chicoutimienne. Elle a suivi des cours de perfectionnement, après ses études secondaires, en informatique, en décoration d'intérieur et, on s'en serait douté, en journalisme. Elle fut directrice générale régionale pour les *Publications Le Peuple* et les *Éditions du Réveil*, directrice de la publicité puis maquettiste à ces mêmes *Éditions du Réveil* (Jonquière), journaliste et administratrice au *Franco-Albertain*, secrétaire-réceptionniste au *Progrès du Saguenay* (Chicoutimi), puis éditrice et directrice générale des *Publications Le Peuple*.

Christiane Bouchard, en plus d'œuvrer à l'intérieur de divers mouvements sociaux, dirige le comité de travail des hebdomas Québecor.

## Denise BOUCHER

### ● UNE QUÉBÉCOISE DE PAROLES ET D'ÉCRITURES

C'est ainsi que, dans *Le Devoir*, Jean Royer l'identifiait au moment où l'on présentait *Les Fées ont soif* en lecture-spectacle dans une salle consacrée...au rock. C'est que Denise Boucher ne craint pas les contrastes et ne se sent pas liée par l'orthodoxie des moyens quand elle s'exprime. Elle recourt à l'instrument qui lui semble le mieux approprié aux sentiments qu'elle souhaite véhiculer : chanson, théâtre, poésie.

*La chanson, dit-elle, ça dit des choses fondamentales : des choses qu'on ne dit pas et qu'on n'écrit pas, on les chante.* Elle a été parolière pour Pauline Julien, Louise Forestier et Fabienne Thibault.

Quant au théâtre, chacun se souvient certainement de la levée de boucliers qui a accueilli *Les Fées ont soif*. *Cela a commencé par le processus classique de la censure, explique-t-elle. Puis, c'est le langage qui a été attaqué. Enfin, c'est sur le fond que le procès a eu lieu. Moi, je savais que les gens qui m'ont attaquée ne savaient pas pourquoi ils m'attaquaient.* N'empêche que la pièce a été traduite en espagnol, en anglais, en russe, en italien et en catalan !

Denise Boucher a une nouvelle pièce à son crédit, *Jézabel*, l'histoire, dit-elle, de la défaite des femmes : *la merveille de l'amour, c'est d'être une grande défaite.* Elle apporte la dernière retouche à un opéra rock, *La Rose rosse*.

Elle taquine aussi la poésie, avons-nous rappelé. Elle a signé *Retailles* (1977), *Cyprine* (1978) et *Les Vivantes* (1982).

Ajoutons que Denise Boucher a également fait du journalisme, notamment au *Nouveau Journal*, à *La Presse*, au *Devoir* et au *Journal*

de Montréal, qu'elle a présenté des contes, des textes dramatiques et des programmes pour enfants à Radio-Canada, et qu'elle est conférencière.

Oui, une Québécoise de paroles et d'écritures.

**Madame Pierre BOUCHER (voir Marie CHRÉTIENNE-BOUCHER)**

## **Marie-Anne BOUCHER-MARTINEAU**

### ● UNE BRAVE AÏEULE DÉCÉDÉE À 109 ANS !

Wilfrid Laurier, premier francophone à devenir premier ministre du Canada sous la Confédération, et celui que l'on a appelé notre poète national, Louis Fréchette, ont eu une ancêtre commune, Marie Boucher, une modeste Québécoise dont le nom est demeuré dans nos annales, au chapitre de la petite histoire, comme un phénomène de longévité. Tous deux avaient une mère née Martineau.

Marie Boucher, fille de Denis Boucher et de Jeanne Minville, fut baptisée à Saint-Nicolas, en face de Québec, le 5 juillet 1709. À l'âge de 17 ans, soit le 4 février 1727, elle épousait Joseph Martineau, dans la même paroisse. Lors de la mort de son mari, en mai 1757, elle était déjà âgée de près de 48 ans. Or, elle devait lui survivre...61 ans ! En effet, on trouve son acte de décès à la date du 31 juillet 1818 dans les registres de Saint-Nicolas. Elle est décédée à l'âge de 109 ans et 26 jours !

Le futur père de Wilfrid Laurier, Carolus, était arpenteur ; c'était un Cottineau dit Laurier. Il avait épousé Marcelle Martineau qui, écrit L.-O. David, possédait un esprit délicat. Malheureusement, le jeune Wilfrid perdit sa mère alors qu'il n'avait encore que quatre ans.

Le cas de Marie Boucher constitue, au meilleur de la connaissance de l'auteur, le record de longévité chez les Québécoises.

## **Hélène BOULLÉ-CHAMPLAIN**

### ● DE PARIS À MEAUX, EN PASSANT PAR...QUÉBEC

C'est une petite Parisienne quand Samuel de Champlain la rencontre. Son père, Nicolas Boullé, est secrétaire de la chambre du roi. Elle est née en 1598, et elle n'a pas encore douze ans sonnés lorsque le fondateur de Québec, à la faveur d'un séjour de trois mois à Paris, le 27 décembre 1610, signe avec elle un contrat de mariage par-devant les notaires Arragon et Chocquillon. Aussi le document prévoit-il que l'union *ne se fera et effectuera qu'après deux ans d'huy finis et accomplis, sinon plus tost si il est trouvé bon et admisé entre leurs parents et amis passer outre à la confection du dit mariage*. L'épousée n'est sans doute pas encore nubile.

Champlain retourne en Nouvelle-France en 1611, et c'est très probablement en l'honneur de sa jeune femme qu'il donne le nom de Sainte-Hélène à *une isle d'environ trois quarts de lieues de circuit, capable d'y bastir une bonne & forte ville*. Il se trouve alors place Royale, dans l'île de Montréal.

En septembre 1611, le voilà rentré en France. En 1613, il retourne en Nouvelle-France, revient à Honfleur en 1616 et, après avoir retenu les services d'une servante pour sa femme, reprend la mer en 1618 avec son beau-frère, Eustache Boullé. Il sera de retour en 1618.

Le 8 mai 1620, quand il s'embarque à Honfleur pour Québec, son épouse l'accompagne. Hélène Boullé est maintenant au début de la vingtaine. Elle devait passer quatre années au pied du cap Diamant, mais l'on sait fort peu de chose de son séjour. Elle consacra la majeure partie de son temps, dit-on, à apprendre l'algonquin et à catéchiser les petits autochtones. Elle portait un miroir à sa ceinture, et ses petits élèves, en voyant leurs traits s'y réfléchir, se disaient qu'elle les portait dans son cœur.

Champlain mourut en 1635. Dix ans plus tard, sa veuve entra chez les Ursulines. En 1648, elle consacra 20 000 livres à la fondation d'un monastère à Meaux et y fit profession. Elle y mourut en décembre 1654.

**Madame Jean BOURDON (voir Anne GASNIER-DU VAULT/  
BOURDON)**

## **Marguerite BOURGEOYS**

### ● LA PREMIÈRE SAINTE DU CANADA

L'Église reconnaît officiellement quelque 2 600 saints. Aucun n'a vu le jour chez nous ; par ailleurs, neuf y ont séjourné ; huit jésuites martyrisés par les Iroquois, et une seule femme : la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame.

*J'amène une excellente fille qui sera d'un puissant secours au Montréal. Au reste c'est encore un fruit de cette Champagne qui semble vouloir donner à ce lieu plus que toutes les autres provinces réunies ensemble.*

Cette phrase du sieur de Maisonneuve, on la trouve burinée dans le marbre, sur un mur de l'église Saint-Jean, à Troyes, où Marguerite Bourgeoys fut baptisée en 1620.

Une fois le petit poste de Ville-Marie doté d'un hôpital, le fondateur songe à l'éducation. En 1653, à l'occasion d'une visite à Troyes, il recrute cette jeune fille, qui cède ses droits patrimoniaux à ses frère et sœur et s'embarque pour la lointaine île de Montréal.

C'est dans une étable qu'elle ouvrira la première école, en 1658, un bâtiment de pierre d'environ 25 pieds en carré, qui avait été longtemps la retraite de plusieurs animaux de toute espèce. Quant à l'ins-

titutrice et à ses filles, elles élirent domicile au grenier, où l'on avait jusqu'alors élevé des pigeons. Elles y accédaient par une échelle.

Voilà dans quelles conditions naquit la Congrégation de Notre-Dame, dont la réputation dans le domaine de l'éducation a depuis longtemps dépassé nos frontières.

Marguerite Bourgeoys fut béatifiée en 1950, puis canonisée en 1982. On conserve d'elle un portrait peint le lendemain de son décès par Pierre Le Ber, et qui fut retrouvé fortuitement, un autre ayant été exécuté par-dessus le premier. C'est au moment de restaurer le tableau qu'on fit la précieuse découverte.

## **Andréanne BOURNIVAL**

### ● UN POSTE OÙ IL FAUDRA HARMONISER DEUX MONDES

Peu de femmes se sont approchées du sommet de la pyramide de la Société Radio-Canada. Peu après la mi-juin 1985, l'une se hissait au quatrième niveau de l'organigramme en assumant la responsabilité de la direction de toute la production réalisée à l'extérieur de cette société d'État pour le réseau français de télévision. Au-dessus d'elle, le directeur des programmes, le vice-président à la télévision française, puis le grand manitou. Avant d'entrer au service de Radio-Canada, Andréanne Bournival avait œuvré à Radio-Québec pendant dix ans, dont sept à la production extérieure.

*On sait*, soulignait la perspicace Louise Cousineau dans *La Presse*, que Radio-Canada, depuis l'arrivée de la télévision, a produit la grande majorité de ses émissions. Depuis des années, les producteurs privés réclament de pouvoir faire des émissions qui seraient diffusées à Radio-Canada. Le dossier a débloqué quand le ministre Francis Fox a confié des millions de dollars à Téléfilm Canada pour financer les producteurs privés.

La femme a toujours su faire preuve de diplomatie. Mme Bournival aura certes l'occasion de mettre la sienne à l'épreuve en harmonisant deux mondes qui fonctionnent de façon différente, reconnaissait-elle avec un sourire confiant.

Avant d'accéder à ce nouveau poste, elle était l'adjointe du chef de la section cinéma et téléfilms. Ayant débuté comme animatrice, elle avait été à l'emploi de Télé-Capitale, à Québec, de la chaîne éducative TVEC et de Télé-Métropole, à Montréal, avant de passer à Radio-Québec.

## **Jessie BOYD-SCRIVER**

### ● LES PREMIÈRES DIPLÔMÉES DE MCGILL EN MÉDECINE

Elle est médecin, et depuis beaucoup d'années. *Comme je suis née en 1894*, dit-elle, *je viens de franchir le seuil de ma... dixième*

décennie. Elle avait huit ans lorsqu'elle arriva à Montréal avec sa famille, en provenance de l'État de New York.

Après avoir fréquenté la *Montreal High School for Girls*, le moment vint pour elle de se soumettre aux examens d'admission à l'Université McGill. C'était en 1911, et le nombre des jeunes filles qui souhaitaient s'y inscrire dépassait à peine la vingtaine.

Au retour des vacances de 1914, alors qu'elle abordait la dernière année du cours, le campus grouillait d'activité. Le Canada était entré en guerre. Les mois passèrent. Vu l'état d'urgence, il était reconnu acceptable que des femmes œuvrent dans le domaine de la médecine. Jessie Boyd jugea que ses parents ne s'opposeraient pas à son désir d'y faire carrière.

Au même moment, trois autres étudiantes rêvent d'en faire autant : Mary Childs, Eleanor Percival et Lillian Irwin. Mais McGill a toujours refusé d'admettre des femmes dans sa faculté de médecine. On leur représente cependant qu'il y aurait possibilité, au cours de l'année académique, de concevoir un programme qui leur ouvrirait les portes de toute école de médecine de l'Amérique du Nord.

Quand vint le moment de mettre en route le programme projeté, on décida tout simplement que celui-ci serait le même que celui de...la première année de médecine.

Certains étudiants tentèrent de les dissuader : le cours de dissection prévu pour le second semestre serait *distasteful* pour des jeunes femmes de leur qualité...

Peu après la fin de l'année, le doyen de la faculté de médecine assura les étudiantes que si elles décidaient de poursuivre leurs études à McGill, elles seraient acceptées en deuxième année, à part entière.

Au mois de mai 1922, les premières femmes médecins formées à McGill recevaient leur parchemin. Une autre barrière de préjugés venait de s'abattre.

## **Esther BRANDEAU**

### ● UNE AVENTURIÈRE JUIVE, NOTRE PREMIÈRE TOURISTE ?

Un touriste, dit le *Petit Robert*, c'est une personne qui se déplace pour son plaisir. N'est-ce pas pour satisfaire une légitime curiosité qu'Esther Brandeau arriva à Québec, en 1738, à bord du *Saint-Michel* ? Mais elle y avait pris passage sous le nom de Jacques La Fargue : sans doute ne l'aurait-on pas engagée comme matelot si elle n'avait emprunté les traits et la tenue d'un beau jeune homme.

Par quelle astuce découvrit-on le...pot aux roses ? Les archives ne le disent pas. Arrestation, garde à vue chez les religieuses de l'Hôpital Général, comparution devant le commissaire de la Marine.

Elle a vingt ans et s'est embarquée à La Rochelle. Son vrai nom est Esther Brandeau, la fille d'un marchand juif de Saint-Esprit, près de

Bayonne. Elle a passablement bourlingué. Sauvée d'un naufrage, elle a servi comme mousse à bord de deux voiliers, a été valet chez un tailleur de Rennes, fut ensuite serviteur et porteur de messages au service des Récollets de Clissoy, puis travailla comme domestique chez un boulanger de Saint-Malo et chez un ex-capitaine d'infanterie de Vitré. C'est dans les semaines qui suivirent qu'elle prit du service à bord du *Saint-Michel*.

Mais pourquoi n'était-elle pas retournée chez ses parents après le naufrage dont elle avait été victime ? Elle avait été recueillie par une femme qui lui avait fait consommer du porc, viande interdite, et avait décidé de jouir de la même liberté que les chrétiens !

Depuis son arrivée à Québec, reconnaît l'intendant Hocquart, *elle a observé une attitude très réservée et semble désireuse de se convertir au catholicisme*. Autre astuce ? Elle résista aux représentations qui lui furent faites dans ce sens.

Elle n'était pas en prison et visitait sans doute Québec et les environs. Elle y passa une année, mais ne put s'adapter à aucune place tant à l'hôpital que dans les maisons privées où on l'a mise en service, écrivait l'intendant à la fin de septembre 1738, alors qu'il informait les autorités compétentes qu'Esther Brandeau refranchirait l'Atlantique à bord du *Comte Matignon*, vaisseau de La Rochelle. Et c'est Sa Majesté elle-même qui défraya le passage. Une touriste pour le moins futée !

**Sœur Judith BRÉSOLES (voir Judith MOREAU DE BRÉSOLES)**

## **Yvette BRIND'AMOUR**

### ● LE PROTOTYPE DE LA DIRECTRICE DE THÉÂTRE

*Elle fait partie de la lignée des Edwige Feuillère, des Madeleine Renaud, des Marie Bell*. Après une telle appréciation, on serait tenté de...tirer le rideau avec le sentiment qu'il n'y a rien à ajouter, que tout a été dit. Mais, sollicités comme nous le sommes par le quotidien, il n'est peut-être pas inutile de recourir à une lapalissade : avant d'être directrice de théâtre, Yvette Brind'Amour fut comédienne.

Après des cours d'art dramatique et de ballet suivis à Montréal, elle se fixe à Paris pour une année, où elle étudie avec René Simon et Charles Dullin. C'est en novembre 1948 qu'elle fonde à Montréal, avec Mercedes Palomino, le Théâtre du Rideau Vert. Il faut vraiment avoir été témoin de la vie artistique, à cette époque, pour savoir ce que cela nécessitait de conviction et de détermination. C'est un *miracle* que le Théâtre du Rideau Vert existe toujours depuis bientôt 40 ans, une *impossibilité* qui tient de deux facteurs principaux : le professionnalisme artistique et une saine gestion.

Mais, pendant toutes ces années, Yvette Brind'Amour n'oublie pas qu'elle est comédienne : elle joue dans *La Reine morte*, de Montherlant, *le Partage de midi*, de Claudel, *L'Aigle à deux têtes*, de Cocteau, *Le*

*Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, *On ne sait comment*, de Pirandello, *Les Trois Sœurs* et *La Mouette*, de Tchekov, *Harold et Maude*, de Colins Higgins, *La Ménagerie de verre*, de Tennessee Williams... Comme il est frustrant de devoir faire court !

Yvette Brind'Amour ne tient pas la dragée haute à la télévision : elle joue dans différents téléthéâtres et téléromans ; elle fait aussi l'expérience du cinéma, notamment dans *The Pyx*.

Le Théâtre du Rideau Vert a mis régulièrement à l'affiche depuis sa fondation des chefs-d'œuvre du théâtre classique universel et du théâtre contemporain universel, sans compter un nombre important de pièces canadiennes, dont plusieurs québécoises : au total, plus de deux cents productions.

Officier (1967) puis compagnon (1982) de l'Ordre du Canada, Yvette Brind'Amour a reçu le titre de docteur en philosophie *honoris causa* (Beaux-Arts) de l'Université d'Ottawa (1969) ; en 1962, elle recevait le Prix de la meilleure comédienne pour son interprétation du rôle d'Ysé dans *Partage de midi*, de Claudel et, en 1965, la Médaille Tchekov décernée au cours d'une tournée, sur la scène du Théâtre de Moscou, par le ministère des Affaires culturelles de l'Union soviétique.

## **Phyllis BRONFMAN-LAMBERT**

### ● INSTIGATRICE D'UN MUSÉE DE L'ARCHITECTURE

Montréal possédera bientôt un musée de l'architecture, grâce aux efforts de Mme Phyllis Bronfman-Lambert, qui, en 1979, a fondé le Centre canadien d'architecture avec mission d'étudier et de mieux faire connaître les réalisations de cet ordre en fonction de l'histoire et de l'évolution sociale.

Déjà, ce groupement a accumulé une précieuse collection : 50 000 dessins, estampes et photos, de même qu'une bibliothèque de plusieurs dizaines de milliers de livres.

À la mi-mai 1985, le ministre des Communications du Canada et le ministre des Affaires culturelles du Québec annonçaient conjointement que les deux gouvernements verseraient chacun quatre millions de dollars pour la construction du musée, qui s'élèvera entre les rues du Fort et Saint-Marc, incorporant l'ancien manoir Shaughnessy, qui sera évidemment restauré.

Mme Bronfman-Lambert, qui est architecte et s'intéresse de façon active au développement urbanistique de Montréal, possède les archives des architectes Ernest Cormier, Ernest Isbell Barott et Ludger et Paul Lemieux, qui viendront sans doute s'ajouter au fonds du musée.

Comme le coût de la construction du futur Musée de l'architecture s'établira aux environs de quinze millions de dollars, c'est une fondation qui assumera les frais d'implantation et de gestion.

**Madame John BROOKE (voir Frances MOORE-BROOKE)**

## **Marie BROSSEAU – Sœur Marie-Clothilde**

### ● QUATRE-VINGT-SIX ANS DE VIE RELIGIEUSE

Combien de Québécoises n'ont-elles pas, dans la discrétion d'un couvent, mené une vie sans reflet extérieur, mais non moins constructive pour cela ? Rendons-leur hommage par le truchement de l'une des leurs, Marie Brosseau.

Née à Laprairie le 16 octobre 1848, l'aînée d'une famille de dix enfants, elle entra au postulat des Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie en 1864 et, trois ans plus tard, prononçait ses vœux perpétuels. C'était l'année même de la Confédération canadienne !

La religieuse consacra toute sa carrière à l'enseignement dans la région de Montréal.

En 1947, ses anciennes élèves se réunissaient pour la fêter et lui souhaiter...longue vie : elle avait alors 99 ans et s'enorgueillissait de 80 ans de vie religieuse. Le ciel les a entendues : Sœur Marie-Clothilde mourut le 29 janvier 1953 ; elle était âgée de 104 ans et comptait donc 86 ans de vie religieuse !

Au moment où l'auteur de ces lignes se renseignait auprès de la responsable des archives de la communauté, Sœur Claire Laplante, celle-ci lui soulignait qu'une autre de ses compagnes allait peut-être battre le record de Sœur Marie-Clothilde. Il s'agit de Sœur Marie-Dimas, née Gervais (Eutychnienne) ; elle vit le jour le 6 octobre 1881 à Saint-Narcisse (Lotbinière) ; entrée au noviciat en 1898, elle prononça ses vœux en 1900. Elle a donc 103 ans et compte 85 années de vie religieuse (1985).

Beaux exemples de longévité !

## **Nathalie BROUARD**

### ● AU PREMIER RANG D'UN CONCOURS NATIONAL

Au Québec, depuis toujours, c'est généralement la mère qui tient les cordons de la bourse familiale. Et dès que la femme fut chargée de la gestion de capitaux, elle démontra des qualités indéniables dans le domaine des affaires.

Le 7 décembre 1984, Nathalie Brouard, une jeune Québécoise de 22 ans, méritait le premier rang de tous les comptables du Canada inscrits au concours national qui se déroule simultanément, chaque année, dans toutes les universités du pays. Ils étaient 3 848 candidats, cette année-là, dont 1 314 du Québec. Or, celui-ci a enlevé les six premières places, et 16 Québécois figuraient parmi les 20 premiers lauréats.

C'est à la faveur d'un emploi d'été dans une banque que cette élève en Sciences de la santé se rendit compte que le monde des affaires était palpant d'intérêt. Cela suffit à lui faire aiguiller sa carrière dans

ce sens. Comme quoi féminité et sens de l'administration peuvent faire bon ménage !

Dans son numéro du 16 décembre, *La Presse* faisait de Nathalie Brouard la personnalité de la semaine.

## **Julie BRUNEAU-PAPINEAU**

### ● LA SEIGNEURESSE DE LA PETITE-NATION

Son père, Pierre Bruneau, était député depuis 1810 et il recevait chez lui un jeune collègue, Louis-Joseph Papineau. C'est dans cette atmosphère politique que se noueront des liens tout d'abord amicaux, que bientôt l'amour tissera. Lorsque le mariage surviendra, en 1818, Papineau est déjà un personnage important : il est président de la Chambre d'assemblée et, l'année précédente, a acheté de son père, Joseph, la seigneurie de la Petite-Nation.

Julie Bruneau devait passer 44 ans aux côtés du célèbre tribun, lui donnant cinq enfants. On dit qu'elle était austère, mais n'est-ce pas là un jugement porté en fonction des critères de notre époque ? Elle partagea bien sûr les succès d'un mari prestigieux, mais aussi leur rançon. Lorsqu'il franchit la frontière vers les États-Unis parce que sa tête a été mise à prix par le gouverneur Gosford, le 1<sup>er</sup> décembre 1837, elle laisse derrière elle parents et amis pour l'accompagner, et elle le suivra en Europe.

En 1843, Mme Papineau rentre au pays, probablement pour prendre en mains les affaires de la seigneurie, dont les perspectives de développement s'avèrent prometteuses. Amnistié en 1844, son mari reviendra l'année suivante après avoir passé six ans à Paris.

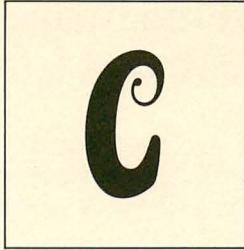
Au manoir de la seigneurie, *Montebello*, elle sera une châtelaine avisée et vivra entre son mari et ses enfants. Elle mourut en 1862, à l'âge de 66 ans.

Bien sûr, Julie Bruneau n'a pas *fait* l'homme politique, mais elle l'a soutenu davantage que par sa seule présence. Certains ont écrit qu'elle a rempli auprès de lui un rôle de confidente et de conseillère. Pour juger des sentiments qui unissaient ce couple, il faut lire la centaine de lettres que Papineau a écrites à son épouse alors que la poursuite de sa carrière le retenait hors du foyer, et qui ont été publiées dans le *Rapport de l'archiviste de la province de Québec* pour les années 1953 à 1957 (deux tomes). Cette correspondance appartient à deux périodes : 1820 à 1839 et 1843 à 1862.

Julie Bruneau fut sans doute une épouse modèle et une mère dévouée. Banal ? Alors, comment le dire ?

**Madame Yvette BUSSIÈRES (voir Yvette NAUD-BUSSIÈRES)**

---



---

## **Louise CADET-ROUFFIO**

- *TU ME DIS OUI ET PUIS C'EST NON, EST-CE QUE C'EST OUI OU SI C'EST NON ?*

Joseph Rouffio aimait-il les jeux de mots ? Nous ne le saurons jamais. Dans l'affirmative, il aurait pu dire que sa sémillante Louise ne fut pas le...cadet de ses soucis !

Posons le décor. Nous sommes en 1753. Augustin Cadet est un important marchand de Québec. Il a une fille adorable, Louise. Une autre famille y brasse des affaires, les Rouffio.

Louise n'a pas encore 17 ans qu'elle *tombe*...follement amoureuse de Joseph Rouffio, le...cadet de la famille. On parle de mariage, mais l'aîné des Rouffio s'oppose à ce que son jeune frère renonce à la religion réformée pour se faire catholique.

Comme dans les plus beaux romans, Joseph enlève sa belle. Il se retrouve derrière les barreaux et sa dulcinée, à l'Hôpital Général, ce qui revient au même.

L'aîné des Rouffio, Jean-Jacques, s'inquiète : le rapt d'une mineure est un crime qui conduit aux galères. Il donne son consentement et s'engage à verser 7 000 livres de dédommagement au futur beau-père, advenant que Joseph change d'idée.

Mais la Prévôté a été saisie du crime, elle ne peut fermer les yeux : la justice doit suivre son cours, c'est bien connu. Et Joseph se voit condamné à ramer sur les galères du roi.

La famille Rouffio est aux abois ; elle est influente : la cause va en appel. Ou bien le fringant Joseph épouse sa dulcinée, ou bien il lui verse 10 000 livres et se voit banni pour neuf années !

Voilà qui régla le problème, penserez-vous. Eh bien non ! Joseph a changé d'idée. Souvent homme varie...Il préfère la formule du dédommagement.

Deux ans passent. Il décide de se faire catholique et d'épouser celle qui n'a sans doute pas cessé de hanter ses nuits. Cette fois, c'est l'aîné qui ne veut plus.

Un conseil de famille donne son consentement et l'Église recevra enfin les serments des époux. Rideau !

## **Henriette CADIEUX-CHEVALIER DE LORIMIER**

### ● LA NATION S'EST SOUVENUE DE CELUI QUE VOUS AVEZ TANT PLEURÉ

*De Lorimier, a écrit L.-O. David, était de cette éternelle famille des martyrs qui meurent, depuis que le monde existe, pour toutes les saintes causes, la religion, la patrie, la liberté, le bonheur et le progrès de l'humanité.*

Né à Montréal en 1805, il épouse à l'âge de 27 ans Henriette Cadieux, fille d'un notaire estimé et respecté. Les discours de Papineau l'exaltent. Il endosse les propositions les plus énergiques visant à vaincre l'emprise antinationaliste de la bureaucratie. Il sacrifie santé, clientèle et fortune à son idéal. Sous le coup d'un mandat d'arrestation, il se réfugie aux États-Unis. Sa femme ira l'y rejoindre.

Il rentra plusieurs fois au pays, clandestinement, pour soutenir les *Patriotes*. Sa hardiesse lui vaudra l'arrestation et l'emprisonnement à l'automne de 1838.

Chevalier de Lorimer subit son procès en même temps que six autres détenus. Le 12 février, les condamnés apprennent que l'on a commandé...sept cercueils, mais lui seul montera à l'échafaud. La veille du jour fatidique, il y eut souper d'adieu dans la prison. Mme de Lorimier y passa plusieurs heures. C'est en vain qu'elle avait écrit au gouverneur pour demander la grâce de son mari.

*Votre requérante, disait-elle, n'avait pour vivre et supporter ses pauvres petits enfants que le produit du travail et de la profession de leur père ; elle ne peut, sans la plus grande anxiété, penser au moment fatal où elle sera laissée seule sans aucuns moyens d'existence.*

*Votre requérante, continuait-elle, n'a pas l'intention de faire l'éloge des vertus de son mari, de parler des services que sa famille a rendus au gouvernement anglais pendant longtemps ; c'est comme épouse et comme mère qu'elle s'adresse à Votre Excellence, au moment où elle est menacée de perdre celui pour lequel elle a une affection dont ses paroles ne peuvent donner l'idée.*

Quarante-quatre ans plus tard, on rendit hommage à Mme de Lorimier et à ses filles. *Ce sera pour vous, madame et mesdemoiselles, dit L.-O. David, la preuve que la nation s'est souvenue enfin de celui que vous avez tant pleuré.*

## **Virginie CADIEUX-GOLLER – Germaine Duvernay**

### ● LA FEMME FATALE DE LA SCÈNE

C'est sous le nom de théâtre de *Germaine Duvernay* qu'il y a un peu plus de cinquante ans, elle suscitait encore le mépris des auditoires à cause des rôles qu'on lui confiait, car c'était la femme fatale de la scène.

C'est en 1866, à Saint-Hyacinthe, qu'elle vit le jour. *Blanche de la Sablonnière* la remarqua et l'amena à Québec. C'est dans *La cause célèbre* qu'elle fit ses premières armes, mais le trac eut raison d'elle, et elle ne remonta sur la scène qu'une année plus tard, à Montréal. Ce second début, à l'*Empire*, lui valut d'interpréter le rôle de Fleurette dans *Les deux orphelines*.

Plus tard, elle participa à la soirée d'inauguration des *Variétés* et joua au *National* sous la direction de Julien Daoust. Après deux années à New York, elle revint jouer à Montréal, au *Chanteclerc* et à l'*Arcade*.

Auteur d'une quarantaine de pièces, revues, comédies et drames, elle dirigea des troupes en tournée pendant une douzaine d'années. C'est en 1931 qu'elle monta pour la dernière fois sur la scène, au *Cartier*. Elle venait de célébrer son soixante-cinquième anniversaire de naissance.

## **Marie-Rosalie CADRON – Mère de la Nativité**

- MÈRE DE ONZE ENFANTS, ELLE FONDE UNE COMMUNAUTÉ

Née à Lavaltrie en 1794, Marie-Rosalie Cadron n'avait que dix-sept ans quand elle épousa Jean-Marie Jetté. Elle lui donna onze enfants puis, devenue veuve en 1833, se pencha sur le sort des jeunes filles *pénitentes*, comme l'on disait alors de celles qui avaient *fauté*. Mgr Jean-Jacques Lartigue, premier évêque de Montréal, et son coadjuteur, Mgr Ignace Bourget, rêvaient de fonder une communauté de femmes ayant cet objectif.

Ainsi vit le jour, en 1845, l'Institut des Sœurs de la Miséricorde. L'année suivante, première vêtue de dix novices ; deux ans plus tard, première profession.

Mère de la Nativité mourra en 1864, laissant pour continuer son œuvre 33 religieuses professes, 11 novices et postulantes : une seconde famille, qui comptait aussi 26 *madeleines*, ainsi que l'on désignait celles des *repentantes* qui désiraient demeurer définitivement au sein de la communauté, mais sans en faire véritablement partie.

Au cours de leurs vingt premières années, les Sœurs de la Miséricorde avaient déjà accueilli et assisté quelque 2 500 jeunes filles. Leur œuvre essaima ailleurs au Canada et aux États-Unis.

**Madame Scott CAMERON (voir Judy EVAN-CAMERON)**

## **Ida CAMPBELL-HÉRALY**

- LA MAMAN HÉRALY DE WILFRID PELLETIER

*C'était un génie musical. Voilà ce que déclarait cette pédagogue au sujet du maestro Wilfrid Pelletier, alors que le journaliste Arthur Prévost*

l'interviewait pour *La Patrie* en 1939. Mme Héraly enseigna le piano, le solfège et l'harmonie pendant plus d'un demi-siècle, et le jeune Pelletier fut son élève pendant une dizaine d'années.

Née à Sherbrooke, Ida Campbell se fixa tôt à Montréal. Son mari, François Héraly, d'origine wallonne, enseignait tous les instruments de fanfare au Conservatoire de Liège.

Le père du jeune Wilfrid Pelletier était l'un des instrumentistes du *Corps de tempérance* de la paroisse Saint-Pierre, à Montréal. Il amenait souvent son fils aux répétitions et lui permettait parfois de battre la petite caisse. C'est à l'occasion d'une répétition, alors que M. Héraly dirigeait la fanfare, que son épouse rencontra le garçonnet pour la première fois.

*Comme je me dirigeais vers la sortie, rapportait-elle, j'entendis un son étrange et je me retournai. J'aperçus un petit bonhomme qui pressait les notes d'un piano recouvert d'un cache-poussière, ce qui étouffait le son. Il avait la figure retournée vers moi. Tu aimes la musique, mon petit ? lui demandai-je. Oh oui ! me répondit-il vivement. J'appris par la suite que des instrumentistes lui avaient suggéré d'attirer ainsi mon attention.*

On sait le reste. Wilfrid Pelletier étudia avec Mme Héraly jusqu'à l'âge de 16 ans et obtint sa licence. Il s'inscrivit ensuite aux classes d'Alexis Contant. Tambour au parc Dominion, pianiste dans l'orchestre de Delcellier, chargé de la direction des répétitions des chœurs pour le *Montreal Opera*, boursier du Québec, assistant de Pierre Monteux à la *Metropolitan Opera House* de New York, chef d'orchestre pour la même maison, père spirituel de l'Orchestre symphonique de Montréal, directeur-fondateur du Conservatoire de musique du Québec...

*Un bourreau de travail, un vrai génie musical, mon petit Wilfrid, disait Mme Héraly. Aussi Wilfrid Pelletier garda-t-il toujours un souvenir affectueux de sa maman Héraly.*

## **Aurélie CAOUETTE – Sœur Catherine-Aurélie**

### ● NOTRE PREMIÈRE COMMUNAUTÉ CONTEMPLATIVE

D'origine maskoutaine, elle entra tout d'abord chez les Sœurs de la Congrégation, tout en rêvant de jeter les bases d'une communauté contemplative sous le vocable du Précieux-Sang. Au départ, Mgr J.-C. Prince, premier évêque de Saint-Hyacinthe, se montra hésitant, mais son collègue, Mgr Ignace Bourget, de Montréal, le convainquit d'accueillir favorablement le projet.

Mgr Prince mourut en 1860 et c'est son successeur, Mgr Joseph La Rocque, qui présida à la fondation. Celle-ci fut fort modeste. C'est le père de Sœur Catherine-Aurélie qui lui céda sa maison, et elle s'entoura de trois compagnes : Élisabeth Hamilton, Sophie Raymond et Euphrasie Caouette, sa cousine germaine.

Aurélie Caouette fut à la fois la fondatrice et la première supérieure des Sœurs adoratrices du Précieux-Sang. En 1864, l'institut obtenait la

reconnaissance civile au moyen d'une loi privée de l'Assemblée législative ; trois ans plus tard, Mgr La Rocque lui conférait l'existence canonique.

De ces humbles commencements allaient surgir une moisson de monastères : Toronto, Montréal, Ottawa, Trois-Rivières, Brooklyn, Portland (Oregon), Sherbrooke, Nicolet, Manchester, Joliette, Lévis.

Avant de mourir, en juillet 1905, la fondatrice fut témoin de l'établissement d'un nouveau rameau à La Havane. D'autres allaient ensuite s'ajouter à ce chapelet de maisons : London, Saint-Boniface, Prince-Albert, Sienhsien (Chine), Rome, Edmonton, Alexandria, Gravelbourg, Charlottetown...

Les Sœurs adoratrices du Précieux-Sang furent la première communauté contemplative établie au Canada.

**Madame Antoine CAOUCETTE (voir Élisabeth CASAVANT-CAOUCETTE)**

**Madame Joseph-Narcisse CARDINAL (voir Eugénie SAINT-GERMAIN-CARDINAL)**

## **Louise CARON-CHAMBAZ**

### ● UNE PASSIONNÉE DES GRANDES COMPÉTITIONS NAUTIQUES

Elle n'a que six mois quand son père, financier de Sherbrooke, l'amène en croisière pour la première fois, sur le lac Champlain. Quand la famille s'installe à Montréal, Louise Caron fréquente les beaux plans d'eau que sont les lacs Saint-Louis et des Deux-Montagnes.

Mais c'est en France, où les Caron se sont fixés en 1965, que se développe son esprit de compétition dans le domaine du nautisme. Elle adore le contact physique avec la mer que donnent les dériveurs.

Rentrée à Montréal en 1970, Louise étudie la gestion d'affaires à l'Université McGill pendant trois ans, puis elle retourne en France. C'est en 1975 qu'elle s'intéresse aux gros bateaux. Son mari comprend sa passion pour la mer et ne s'oppose en aucune façon à ce qu'elle participe à des courses qui la retiennent longtemps hors du foyer.

Lorsque survient, en 1984, la Transat-Tag marquant le 450<sup>e</sup> anniversaire de la prise de possession du Canada par Jacques Cartier, Louise Caron a déjà plusieurs exploits à son crédit, une dizaine de compétitions de grande classe. Elle vient tout juste de participer (1983) à la course en solitaire du journal *Le Figaro* et à la transat en double Lorient-Les Bermudes-Lorient.

C'est à bord du petit catamaran *Avenir* qu'elle franchira l'Atlantique lors de la Transat-Tag Québec-Saint-Malo. Et bien que ses compagnons, Hervé Harin, Jean-Marc de Schotten et Stanislas Dudyéz, tous de France, ont peu ou pas d'expérience des courses océaniques, l'*Avenir* se classe au troisième rang des voiliers canadiens quand il franchit le fil d'arrivée,

à Saint-Malo, au quatrième rang dans sa catégorie, celle des multicoques de classe III, et au vingt-quatrième rang du classement général.

**Madame Georges-Étienne CARTIER (voir Hortense FABRE-CARTIER)**

## **Prudenza-Victoria CARTIER**

### ● L'ÉCOLE DE PIANO PARIS-MONTRÉAL

C'est Romain-Octave Pelletier, professeur de piano et d'orgue, qui forma cette Soreloise. À l'âge de 27 ans, elle allait se perfectionner en France. Elle y aura plusieurs maîtres pour professeurs, dont Eugène Gigout, titulaire des orgues de l'église Saint-Augustin, à Paris. Guillaume Couture qui, dans la Ville lumière, était maître de chapelle à l'église Sainte-Clothilde (alors que César Franck y tenait les grandes orgues) écrira au journaliste Léon Trépanier : *Jamais maître n'aura trouvé chez son disciple de terrain plus propice, d'organisation plus souple, d'esprit mieux disposé, d'intelligence plus prompte, de talent plus intéressant, de visées plus élevées et plus ardentes.*

Victoria Cartier fait des progrès brillants. Pour la première fois, une artiste canadienne prendra à Paris la responsabilité de présenter un récital ; elle s'adjoindra le concours de trois têtes d'affiche qui n'hésitent pas à lui prêter leur réputation. Ce sera un triomphe.

De retour à Montréal, l'artiste présente un récital d'orgue. C'est encore Guillaume Couture qui en sera notre témoin : *Victoria Cartier est la seule personne qui, avec Guilmant, nous ait fait entendre sur l'orgue à Montréal un phrasé correct, de véritables liés, une mesure vraiment précise, une pédale sûre, un maniement de régistration qui ne vienne pas contrecarrer la conclusion d'une phrase.* Appréciation d'un connaisseur. Et Couture de féliciter le maître Gigout de nous avoir donné *une artiste qui l'honore et qui sera l'un des plus beaux fleurons de sa gloire.*

Mais Victoria Cartier se destine à une carrière moins resplendissante que le récital. C'est à l'enseignement qu'elle se voue. Elle fondera l'École de Piano Paris-Montréal et, 25 ans plus tard, en 1922, la Ville de Paris l'invitera à faire partie du jury d'examen pour les classes de piano et de pédagogie musicale, reconnaissance incontestable de son autorité.

Elle habita longtemps une suite de trois pièces à l'hôtel Mont-Royal de Montréal, où elle entretenait la souplesse de ses jambes à l'orgue au moyen d'un pédalier silencieux. Au journaliste Arthur Prévost, elle déclara être la descendante d'un frère de Jacques Cartier. N'avait-elle pas versé les bénéfices de certains concerts au comité chargé d'ériger une statue à la mémoire du grand découvreur sur les remparts de Saint-Malo ?